« Lire les Écritures fait grandir en nous notre corps de résurrection. [...] L'important n'est pas principalement dans ce qu'on a découvert, mais le chemin.
[...] Dans une lecture partagée, c'est dans la parole de l'autre que nous entendons la Parole qui nous est personnellement adressée. »

Pierre CHAMARD-BOIS

225

mai - juin 2004

6 €

2004

LIRE LES ÉCRITURES AUJOURDH'UI

L. A. C. - n° 225

LIRE LES ÉCRITURES AUJOURD'HUI

Une parole adressée

Une parole proclamée

Une parole en débat

Sommaire

Éditorial
Pierre CHAMARD-BOIS **1**

Tenir parole... Chemin de mission
Jacques HAHUSSEAU **3**

Chercheurs de Dieu
Michel GENDRONNEAU **13**

Ce qui est lu... n'est pas simplement ce qui est écrit...
Yves ORVAIN **19**

"À Bible ouverte"
Groupe du Val Martel **23**

Petite randonnée biblique
Denis LOMBARD **29**

Lire les Écritures
Pierre CHAMARD-BOIS **39**

La parole proclamée
Malou LE BARS **61**

Israël héritier ou déshérité ?
Eric BRAUNS **64**

ACTUALITÉ
Mgr Francis DENIAU **74**
Hugues COUSIN **78**

SOURCES **81**
Origène : Qu'est-ce que l'Évangile ?

EN LIBRAIRIE **86**
Au fil des temps... méditations et prières

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les évènements… Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

le n° 6 €

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 Le Perreux-sur-Marne.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** http://www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Jacques Purpan
Responsable : Pierre Lethielleux
Comité de rédaction : Alain Carof, Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Rémi Crespin, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Yves Petiton, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou
Relecture : Michel Grolleaud **Photos :** Communauté Mission de France
Secrétaire/Maquettiste : Florence Mayjonade-Clayette
Abonnements : Geneviève Ferronnière

France et étranger : Abonnement ordinaire 2004 : 29 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6 €
Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.
Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,50 €.

Dépot légal n° 429 - Juin 2004 Imp. Moderne Auxerroise N° commission paritaire : 59476

ÉDITORIAL

Le christianisme n'est pas une religion du Livre, mais une religion de la Parole.

Ce numéro sur les Écritures en témoigne. La Bible ne contient pas la Parole de Dieu comme une jarre contient de l'eau. Elle serait plutôt une source qu'une citerne, un lieu d'où peut resurgir la Parole enfouie au cœur de notre humanité, ignorée mais non inactive. Les assoiffés qui s'y désaltèrent ne sont pas déçus : cette eau est pour eux à cette génération, comme elle le fut pour nos Pères.

Nous en entendrons d'abord des échos. En premier lieu de deux groupes réunissant des chrétiens et des personnes de foi différente. Par le récit d'Yves ORVAIN, nous entendons que « *ce qui est lu n'est pas seulement ce qui est écrit, mais ce que vivent ensemble ceux qui lisent* ». Un groupe en Bretagne ouvre aussi le Livre pour la résonance en leur existence de ces paroles anciennes. Échos que nous propose encore Jacques HAHUSSEAU par la voix des pauvres au Brésil, et ici en France : pour lire son histoire dans ces pages de feu en faisant corps avec la Parole. Michel GENDRONNEAU nous parle de sa lecture qui prend chair dans l'épaisseur humaine, le désir de justice et le dépouillement de la pauvreté comme chemin de rencontre.

Deux lectures bibliques sont ensuite proposées. Denis LOMBARD invite à une excursion d'initiation à Sarepta dans le livre des Rois par une lecture attentive s'inspirant de la sémiotique. Pierre CHAMARD-BOIS s'appuie sur la rencontre avec la Syrophénicienne pour réfléchir à ce que peut être, pour aujourd'hui, une lecture croyante des Écritures dans leur accomplissement en Christ. La lecture figurative, prolongement de la sémiotique, retrouve pour une part la grande tradition de lecture de Pères de l'Église comme Origène dont une page nous est offerte par

Jean-Marie PLOUX dans les Sources. Malou LE BARS nous rappelle alors que le site premier et encore actuel des Écritures est d'abord l'assemblée liturgique où elles sont proclamées, à condition de leur donner toute leur place à côté de la table du pain et du vin.

Nous recevons le premier testament de nos frères juifs. Eric BRAUNS, à l'occasion de la présentation d'un livre du Cardinal LUSTIGER, "La promesse", s'interroge sur un rapport juste à Israël qui n'est pas encore clarifié malgré les pas importants réalisés ces dernières années. Les juifs maintiennent, par leur histoire, par leur existence actuelle et leur foi, un écart irréductible qui protège contre la tentation de toute appropriation des Écritures par l'Église. L'actualité cinématographique et télévisuelle mettent sous les feux de la rampe cette question de l'origine du christianisme. Francis DENIAU, évêque de Nevers, attire, de sa plume alerte, notre attention sur le danger d'approches simplistes et réductrices. Hugues COUSIN réagit aussi comme exégète et historien à la polémique soulevée.

La Bible, on le voit, fait encore couler beaucoup d'encre aujourd'hui. Elle intrigue, elle inquiète, elle mobilise. Mais est-elle véritablement lue ? Non comme un réservoir de vérités que chacun revendiquerait, mais comme offrant la possibilité de cheminer en confiance vers Celui qui l'inspire, humblement et patiemment.

La Bible grandit avec ceux qui la lisent (Grégoire Le Grand).

Pierre Chamard-Bois
pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

- **N° 226** Enjeux pour une citoyenneté
- **N° 227** Spiritualité

AUX COMMUNAUTES

Tenir parole... Chemin de mission

Jacques Hahusseau, 62 ans, prêtre du diocèse de Cahors, est dans l'Équipe de mission qui est chargée de Bussy St Georges (77). Il participe à l'aumônerie des "gens du voyage" du Diocèse de Meaux, après 18 ans d'accompagnement des communautés ecclésiales de base (CEBs) au Brésil.

par Jacques HAHUSSEAU

PRINTEMPS 1982 : je suis candidat pour partir en Amérique Latine. Le CEFAL (Comité Épiscopal pour l'Amérique Latine) m'invite alors à rejoindre le diocèse de Goias, au Brésil.

Très vite, je ne sais comment, me parvenait un petit document, importé du Brésil à l'initiative du CCFD. Ce document parlait des "Groupes d'Évangile" du diocèse de Goias. Sur la couverture, on voyait des gens de la campagne, assis en rond sous des arbres, l'œil vif et le regard attentif. Ils étaient réunis autour de la Bible, visiblement centre et cœur de leur rencontre. Ces "Groupes d'Évangile" (petites communautés ecclésiales de base) étaient la "marque" de ce diocèse de Goias

et de quelques autres. Le document racontait comment, dans ces communautés nouvelles, le petit peuple de Dieu, les pauvres, se réunissait autour de la Bible pour parler de sa vie, en écoutant et partageant la Parole de Dieu. À partir de là, ils apprenaient à reconstruire leur vie et leur histoire. Leur prière en sortait transformée. Ils découvraient une autre manière de vivre leur Foi et d'être Église. Leur monde prenait des dimensions nouvelles… Avant même de connaître le Brésil, j'apprenais à connaître, mais de loin, une Église qui avait l'Évangile et la Parole de Dieu "au cœur"…

Parole de Dieu "au cœur"

Quelques mois plus tard, en décembre, j'arrivais au Brésil, dans ce diocèse de Goias. Sous le soleil ardent et les pluies généreuses, on préparait Noël. C'était le temps des "Neuvaines de Noël". Un peu partout, on se réunissait dans les maisons par petits groupes de voisinage ; tous invités, tous accueillis comme amis et frères d'une famille. C'est ainsi que j'ai été invité dans la maison de dona Margarida. Je ne parlais pas le portugais. Je regardais et j'écoutais, accueilli comme un frère au "rendez-vous de la Parole", au cœur de la vie.

Je me laissai conduire chez d. Margarida. Sa maison était simple, un "sitio" au bord d'un petit cours d'eau, entouré de quelques constructions en bois, au milieu de quelques arpents de terre qui devaient nourrir la famille. Tout y était pauvre et accueillant. À l'entrée de la maison, Margarida nous attendait. La couleur de sa peau noire trahissait ses origines. Elle était descendante d'esclave, l'œil brillant et le visage radieux comme le soleil du jour. « *Vous êtes ici chez vous ! Merci, mon Dieu, pour la présence de chacun de vous dans notre maison ! …* » Margarida nous ouvre alors ses bras pour un généreux "abraço" qui laissait apparaître ses mains calleuses et son corps fatigué. Elle nous faisait entrer dans le mystère de Noël en nous faisant entrer dans sa maison et dans sa famille élargie. Sa maison ? cette baraque pauvre, petite, dépouillée, mais ouverte à tous... sa famille ? tous ceux qui étaient là, les voisins, les amis, sa famille et "l'étranger" nouveau venu… Au milieu de la salle, une table habillée d'une nappe blanche, quelques fleurs, des images pieuses, des bougies et, au milieu, la Bible grande ouverte, cœur de la maison, cœur de la rencontre. La Bible faisait de cette maison un lieu de communion et de partage. On y cherchait le chemin, la vie, l'élan pour bâtir un monde nouveau. L'étoile

de Bethléem continuait à briller. C'était Noël, au cœur de la vie des pauvres !

Parole de Dieu qui rassemble et qui fait vivre

Ces petites communautés réunies autour de la Parole de Dieu, en se multipliant, allaient transformer le visage et la dynamique des paroisses qui, au Brésil, s'étaient organisées autour d'une église-mère, la "matriz", centre et lieu de décision. C'était là qu'habitait le prêtre responsable, souvent un étranger. On allait à la "matriz" pour écouter et recevoir. En général, les personnes influentes, économiquement et idéologiquement, de la région étaient présentes et actives au cœur de cette communauté "matrice". Le petit peuple, lui, écoutait et suivait. Le concile Vatican II allait appeler à faire Église autrement : Église – Peuple de Dieu.Tous étaient membres de ce "Peuple de Dieu" par le baptême, tous responsables de la Mission de l'Église, chacun avec son charisme et son histoire. On passait d'une vision pyramidale à une dynamique communautaire. Les évêques d'Amérique Latine, réunis ensuite à Medellin (Colombie) et à Puebla (Mexique) cherchèrent à traduire chez eux les orientations et décisions du Concile. La situation de paupérisation grandissante de leur peuple allait les conduire à faire "le choix prioritaire pour les petits et pour les pauvres". On décidait de passer du centre à la périphérie. Les "acteurs pastoraux" étaient appelés à convertir leur manière d'être et de vivre. Ils étaient conduits à mettre les pieds et le cœur chez les pauvres, à fréquenter leurs quartiers, et, dans le même temps, à mettre la tête et le cœur dans la Bible, à l'écoute de la parole de Dieu et de leurs frères humains. Mieux connaître le peuple des petits et des pauvres, lire et partager la Bible avec eux pour en faire "le pain de la route", devenait chemin de Mission et de conversion.

Chemin faisant, les lieux de rencontre et de partage autour de la Bible allaient se multiplier dans de nombreux diocèses, par exemple dans ceux de Goias, de Volta Redonda, etc. J'y ai rencontré des hommes et des femmes providentiels pour conduire cette marche biblique et communautaire, tels la petite communauté bénédictine de Goias, fondation de l'abbaye de Tournay (Htes Pyrénées), le Fr. Carlos Mesters, les membres du Centre Études Bibliques (CEBI), bref, tout un petit peuple d'animateurs locaux de communautés de base. Avec ce peuple, à la lumière de la Bible, on a appris à lire l'histoire

autrement, celle d'hier et celle d'aujourd'hui. Bible et vie s'éclairaient et se fécondaient mutuellement. L'espace et le cœur s'éveillaient à des dimensions nouvelles. Le peuple de Dieu renaissait : ses yeux s'ouvraient, les sourds entendaient, les muets parlaient, les paralysés par toutes sortes de peurs se mettaient en route. La longue marche du peuple de Dieu continuait aujourd'hui. Elle suscitait d'autres Juges, des Prophètes, des Martyrs. Le peuple de Dieu se mettait à vivre et à faire vivre, souvent là où ne l'attendait pas. Il "dérangeait" ce qui avait été injustement "arrangé".

Parole de Dieu qui met le peuple sur pied et en marche...

Les rencontres autour de la Bible devenaient les premiers lieux de "communion". Les "groupes d'Évangile" transformaient la paroisse. On y apprenait à se réunir activement sans attendre les trop rares visites du prêtre. C'est la Parole de Dieu qui maintenant appelait à la rencontre et devenait source de vie et de vocations nouvelles pour cette communauté. Quelqu'un animait ce groupe. Il était aidé et envoyé par le prêtre responsable, mais chacun devenait acteur et célébrant de cette Parole qui donnait corps à ce groupe. On apprenait à parler, à s'écouter. On partageait d'abord le "pain de la vie", joies et peines, souffrances et espérances. Des horizons nouveaux s'ouvraient dans les têtes et dans les cœurs. Combien de femmes se sont mises sur pied et en marche en méditant l'histoire des grandes femmes de la Bible ! Elles devenaient Sarah, Déborah, Judith, Anne, Marie au présent. Elles aussi apprenaient à faire confiance à Dieu, à résister, à créer vie et espérance pour leur peuple aujourd'hui.

Dans les rencontres communautaires, on continuait à prier les Saints, à réciter le chapelet, mais la Bible donnait du corps et de la vie à la prière. La Parole de Dieu apprenait à faire face aux situations difficiles au lieu de se réfugier dans une attitude religieuse désincarnée. Cette Parole devenait un glaive tranchant entre les chairs mortes et vives. Elle redonnait du corps et du muscle aux ossements desséchés. Elle appelait à libérer le peuple de Dieu prisonnier. Un jour, José Ignacio, travailleur rural, écoutait et réfléchissait avec d'autres sur les premiers chapitres de la Genèse. Il découvrit, étonné, que la terre était confiée à tous, hommes et femmes créés à la ressemblance de Dieu, pour notre responsabilité et notre bonheur… tous appelés à être créateurs. À la fazenda Santa Rosa où il était employé,

tout laissait croire le contraire. On disait même que Dieu avait créé les riches pour que les pauvres puissent vivre !… À partir de là, José Ignacio allait changer son regard sur la fazenda où il travaillait. Là, l'argent et le bétail avaient la première place et étaient en train de chasser l'homme de la terre qui leur donnait nourriture et vie. José allait devenir un ardent défenseur d'une organisation de défense paysanne, en même temps qu'un courageux animateur de sa communauté chrétienne. Une juste compréhension de la Bible remettait le peuple sur pied et renouvelait les communautés dans leur organisation et leur résistance.

Les difficultés non plus n'ont pas manqué. Quand la communauté "prend corps", le sang ne manque pas de couler. Corps et sang, mystère de Foi ! C'était au mois d'août I989, à Mossamedes, petit village de l'intérieur. Le P. Francisco Cavazzuti, notre voisin, missionnaire italien, venait de célébrer la messe quand il a été victime d'un attentat qui allait le laisser totalement aveugle. Les instigateurs de ce crime avaient réussi à tirer la vue à celui qui ouvrait les yeux de son peuple, en ouvrant pour eux la Parole de Dieu. La lutte entre fils des ténèbres et fils de lumière continue, difficile et inégale. Dans les joies et les larmes, le peuple poursuit sa marche ; il écoute la voix des prophètes et il nourrit sa prière avec les Psaumes. La Parole de Dieu le maintient debout et en marche dans l'Espérance et la confiance au Seigneur de l'histoire, qui fait route avec lui aujourd'hui comme hier.

Parole de Dieu... pour une vie nouvelle, célébrée et chantée

Cette mise en route du peuple de Dieu, à la suite d'Abraham, de Moïse et des Prophètes, de Marie et de Jésus, allait dérouter beaucoup de ceux qui s'étaient établis chefs religieux ou politiques de ce peuple. En toutes choses, ils "donnaient le ton", heureux de conduire la musique et la fête du peuple, maintenu ainsi dans la dévotion servile et l'obéissance aveugle. Petit à petit, ce n'était plus la même "musique" !… L'âme poète et croyante de ce peuple donnait naissance à des chants nouveaux qui allaient soutenir la Foi et l'Espérance de la longue marche… On prenait inspiration dans les Cantiques de la Bible et les Psaumes. On se rappelait Moïse (Ex. 15), Anne (1 Sam. 2), Isaïe (Is. 2), Zacharie et Marie (Lc 1) et les autres. Le "Magnificat" de Marie devenait aussi source d'inspiration ; on y chantait le Seigneur qui vi-

site et rachète son peuple, qui comble de biens les affamés et renvoie les riches les mains vides, qui se souvient de son peuple humilié… La Parole redonnait vie aux ossements desséchés, fécondait les ventres creux et stériles. Elle aidait à faire le tri entre les chairs mortes et tout ce qui cherchait à vivre. Les paroliers des communautés chrétiennes parlaient autrement ; ils prenaient du "souffle". On y retrouvait le souffle de l'Esprit.

On aimait chanter : *« Si vous faites taire la voix des prophètes, les pierres parleront. Si vous barrez nos chemins, nous ouvrirons des sentiers par milliers. Nous sommes venus communier à la lutte difficile du peuple qui veut vivre et s'exprimer. Communier est un risque. Notre Foi et notre communion conduisent nos pas… »* Quand on avait la présence d'un prêtre, de temps en temps, l'Eucharistie, partage du pain et du vin en mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus, s'accompagnait de ces "musiques de fond" pour célébrer et chanter la vie nouvelle. La convivialité autour de la "Table de la Parole" amenait à vivre autrement la rencontre autour de la "table du Pain", ce qui contrastait vraiment avec ce vieux dicton que l'on répète encore au Brésil :

> « *Ici, peu de messes, mais beaucoup de prières ; peu de prêtres et beaucoup de dévotions...* »

L'Église, venue d'Europe, avait abordé ce "nouveau monde" en y apportant sa culture et sa manière d'être. On baptisait généreusement pour ouvrir le Paradis au plus grand nombre. Les prêtres n'étaient pas assez nombreux pour accompagner les populations dispersées dans cet immense territoire. Les chrétiens avaient appris à prier seuls et à s'organiser. La religion avait grandi, avec ses formes, ses traditions et ses rites hérités de l'Europe chrétienne. Elle aidait à vivre et à porter la souffrance. La dévotion aux Saints soutenait la prière du peuple. On allait en pèlerinage; on faisait des neuvaines ; on se donnait des noms bibliques pour se protéger du mal et vivre sous la bonne étoile. Mais la Bible restait un livre fermé, mystérieux, et pourtant objet d'attention. Récemment, la formidable explosion des "Sectes chrétiennes" – Églises "évangéliques et pentecôtistes" – allait réveiller les Chrétiens catholiques et motiver leurs communautés à prendre la Bible en main. Une nouvelle histoire de l'Église commençait sous l'impulsion de quelques évêques, héritiers de Vatican II, de Medellin et de Puebla. Les communautés chrétiennes y prenaient de la couleur, de la vie et de la voix. Et maintenant, c'est leur dynamisme qui nous secoue et nous invite, ici aussi, à "faire Église" en mettant la Bible et la Parole de Dieu "au cœur".

Et maintenant, de retour sur l'autre rive...

Après ces années de communion bienfaisante et de partage avec les "communautés chrétiennes de base", ce monde des petits et des pauvres, je suis revenu de notre côté de l'Atlantique. Le secteur pastoral de Bussy St Georges (Marne-la-Vallée), où la Mission de France était présente depuis longtemps, m'a été indiqué comme terrain possible d'atterrissage. Difficile et douloureuse conversion !… Il fallait réapprendre à marcher et à vivre, sans oublier le passé et ses richesses, entrer dans un monde nouveau. Des "groupes bibliques" étaient déjà en place et faisaient un excellent travail de réflexion et de partage. Pourquoi ne pas faire naître ailleurs et multiplier ces petits groupes bibliques comme autant de "lieux de parole" et de communion, dans les villages alentour. Quelques événements allaient y aider.

Groupe de partage pour nouveaux baptisés

Parvenue au terme de son cheminement dans le catéchuménat adulte, une jeune baptisée antillaise, Nadine, au parcours de vie difficile, manifestait le désir de continuer les rencontres avec une petite équipe pour lire la Bible et parler de la vie. « *Lire la Bible ... parler de la vie !* ». N'était-ce pas ce que faisaient les "groupes d'Évangile" au Brésil pour éclairer l'existence par la Parole de Dieu et permettre à celle-ci de féconder la vie ? L'Action Catholique nous avait enseigné ici à vivre cela. Les temps avaient changé, mais de nouveaux appels semblaient se faire entendre discrètement, chez les petits et les migrants, souvent prisonniers de leur solitude, déroutés par le monde moderne rencontré ainsi. Ce petit monde des migrants, déstabilisé dans ses traditions religieuses et dans sa culture, à la recherche de lieux d'accueil fraternel et souvent déçu par nos Églises froides, devenait une proie facile pour d'autres groupes religieux.

Autour de Nadine et de quelques autres, allait naître un petit groupe de lecture de la Bible, "fleur sans défense", mais porté par un profond désir de rencontre. Ensemble, le groupe essaie de se soutenir, de comprendre ce que chacun vit, ouvert à la présence de Dieu que l'on questionne ou que l'on remercie. On prie avec les Psaumes et les mots de chacun. L'eau du baptême qui avait donné la Vie, jaillissait en d'autres lieux de vie, de rencontre et de partage.

Quelque temps après, nous recevions la visite de Sœur Nadir, une brésilienne. Nous avions travaillé ensemble au Brésil, dans le Goias. Elle m'avait appris à aimer la Bible et à croire à l'importance de la Bible mise dans les mains et le cœur des gens. Son témoignage aux chrétiens de Bussy rassemblés ce soir là, insistait sur l'Espérance à porter aujourd'hui comme signe du Royaume dans un "monde désenchanté". Elle appelait à la formation de ces petits groupes pour faire "corps avec la Parole de Dieu", être levain dans la pâte, ce "petit reste" que Dom Helder Camara appelait "Communautés Abrahamiques". À partir de là, quelques autres groupes allaient naître dans nos communautés de village pour lire la Parole et articuler leur vie avec elle.

Des "sans terre" de là-bas aux "gens du voyage" ici...

Les terres de Seine-et-Marne sont devenues aujourd'hui des terrains à bâtir où les "gens du voyage" cherchent des aires d'accueil et de stationnement difficiles à trouver. J'ai été appelé à m'intéresser à eux et à découvrir ce monde proche et pourtant si loin de nous. Ces "gens du voyage" sont profondément religieux. Nomades et habités par une culture de liberté, "peuple aux semelles de vent", ils ne tiennent pas en place. Ébranlés aujourd'hui dans leur mode de vie, encerclés par les villes qui grandissent et leur disputent le terrain et le travail, ils se sentent menacés dans leur avenir, isolés dans un monde qui ne les comprend pas et se méfie d'eux. Le monde moderne les arrête, leur demande "les papiers" alors qu'ils sont souvent analphabètes et vivent surtout de la parole. Le choc est brutal. Les voilà au bord de nos routes et de nos chemins. Ils sont baptisés et souvent abandonnés, perdus… D'autres Églises (évangéliques, pentecôtistes) se sont occupées d'eux, en leur donnant la Parole de Dieu, à leur manière. Dans leur désarroi, ces "gens du voyage", fragilisés comme beaucoup d'autres, s'accrochent à la "Parole de Dieu". Les pasteurs se multiplient pour les rassembler et les enseigner. Le "fondamentalisme" les tient et la tentation du "communautarisme" les menace…

Avec l'expérience des aînés, je fais un bout de route avec eux... Une petite équipe de religieux, religieuses et laïcs les visite régulièrement. Ils sont encore un "petit reste" disponible et heureux de nous accueillir. On se retrouve dans les carava-

nes, chez eux, autour d'un café. On partage joies et peines, on écoute, on prie. Ensemble on lit la Parole de Dieu. On apprend à ouvrir les yeux et le cœur pour comprendre et "tenir la route" dans ce monde déroutant dont ils se sentent mal aimés. On s'aide à ouvrir de nouveaux chemins pour faire route avec Jésus, pour retrouver le sens du baptême et de la Foi dans les Saints. On continue à assumer le riche héritage culturel et religieux de tout ce monde du voyage, si divers et mystérieux. La proximité favorise la compréhension, l'ouverture et le partage. Cet été, à Lourdes, au pèlerinage des Gitans, au milieu des nombreuses caravanes des voyageurs-pèlerins, il y avait aussi la petite caravane des "Petites Sœurs de Jésus", discrète comme la maison de Marie à Nazareth. Un soir, les Sœurs viennent nous partager leur surprise : un gamin, tout heureux, venait de dire à sa famille : « *J'ai découvert le secret de la caravane des Sœurs !* » Intéressé par la présence discrète et accueillante des Sœurs sur le terrain, il avait été accueilli chez elles et venait de découvrir ce secret : la Bible ouverte et la petite lumière de la présence eucharistique. Jango venait de découvrir le pourquoi de la présence des Petites Sœurs au milieu d'eux, elles aussi du monde du voyage, en route avec ce peuple.

De la Parole à la Communion

La Parole de Dieu n'a de sens que si elle nous parle et si nous nous efforçons de la faire parler dans nos vies et dans la vie de nos sociétés nouvelles. Cela exige souvent un long temps de proximité et de partage fraternel. Notre foi nous a conduits rapidement à la table du pain partagé, la "messe", en nous faisant croire trop facilement que nous avions ainsi "fait la communion". Aujourd'hui, beaucoup se sont éloignés de nos assemblées eucharistiques et de la "communion". Ils cherchent pourtant des "lieux de parole" qui fassent vivre. Il nous faut ouvrir de nouveaux "lieux de Parole", où l'on écoute cette Parole pour la dire en paroles humaines avec les pauvres. Comme jadis Job et tant d'autres, éprouvés par la vie mais confiants en Dieu, il nous faut apprendre à écouter la Parole pour bien parler de Dieu.

Notre monde bavard manque, semble-t-il, de "parole de vie". Les villes nouvelles, temple de la richesse et du savoir, deviennent déserts, pour beaucoup, et lieux de solitude insupportable. On cherche des paroles qui fassent vivre et aident à vivre. On cherche des oasis, des puits de Jacob, où

l'on puisse s'asseoir et être écouté, dans la convivialité simple d'une parole vraie à partager, parole qui coule de source, comme une eau vive...

Il y a quelques années, alors que grandissait la ville nouvelle de Marne-la-Vallée, le P. Bernard Poupard, bénédictin, par vocation à l'écoute de la Parole de Dieu, faisait naître près d'ici, dans la forêt de la Fortelle, un lieu d'écoute et de partage de la Parole. Beaucoup l'ont connu et ont apprécié son approche de la Parole de Dieu. Dans un livre récemment paru (*Publications de Saint-André* / Cahiers de Clerlande, n° 9), il partage son expérience et sa réflexion : « *Notre société*, dit-il, *est extrêmement habile à communiquer et dramatiquement dépourvue de vrai message, de sens à offrir. Nous avons une tâche passionnante de discernement courageux à opérer. Un monde où tout ce qui est possible se fait a besoin de veilleurs. Il nous faut aussi continuer à sortir de nos chapelles devenues exiguës, pour vivre un compagnonnage avec tous ceux qui aspirent aux mêmes valeurs que nous, aussi bien au sein d'autres religions que parmi ceux qui ne croient pas…* » (pp. 172, ss.).

La Parole doit être près de nous, dans la bouche et dans le cœur. St Paul nous y invite (Rom. 10, 8). Jésus insiste : « *Veillez et priez !* » : devenir et redevenir des « *veilleurs* », suivre son invitation en nous laissant construire et habiter par la Parole. Ces petits groupes de "Bible et vie partagée" sont chemins de Mission au Brésil, ailleurs peut-être aussi. Ils sont petites semences du Royaume, « *fleurs sans défense* » comme dit Carlos Mesters. Chez nous, la Mission a une autre histoire et d'autres exigences. N'ont-ils pas à nous rappeler que la route de notre Dieu passe d'abord chez les petits et les pauvres, que sa Parole est d'abord pour eux ? Nous le voyons souvent, c'est chez eux que la semence du Règne prend racine. Les pauvres nous évangélisent. En prenant la route et la Parole avec eux, nous sommes en Mission. Ils nous aident à retrouver la route de l'Eucharistie, quand la Parole de Dieu ouvre les yeux et les cœurs et nous fait reconnaître le "Ressuscité" cheminant avec nous. Notre monde est puissant et inquiétant ; beaucoup y sont perdus, beaucoup y sont errants et n'y rencontrent que des "margelles dont on a ôté le puits". Notre Mission n'était-elle pas de faire couler "l'Eau Vive" au puits de nos Communautés pour que vivent les foules solitaires et que fleurissent les déserts ? … •

Chercheurs de Dieu

Michel Gendronneau, 57 ans, prêtre de la Mission de France depuis 27 ans, mène actuellement une vie érémitique, depuis bientôt trois ans, en Ardèche, après notamment une vie professionnelle de prêtre-ouvrier, dans les Bâtiments et travaux publics (BTP) en France, en Algérie et en Arabie Saoudite, puis une présence à "raz du trottoir", avec les gens de la rue.

par Michel GENDRONNEAU

Une fin d'après-midi de juillet, un groupe de cinq ou six personnes débarque chez moi. Après les salutations et les présentations d'usage, une conversation s'engage à bâtons rompus. Elle en arrive bientôt à ma présence ici. Sans trop réfléchir et sans aucune ombre d'hésitation, je leur sors que, comme beaucoup, je suis un chercheur de Dieu. Elles me regardent, étonnées, pensant que j'allais leur révéler quelques mystères cachés. Cette expression "chercheur de Dieu" me convient. Elle s'adresse à des gens qui avancent à petits pas au fur et à mesure de leurs découvertes et qui, parfois, marchent à reculons, comme font les vagues de la mer.

Parmi ces chercheurs de Dieu, il en est un certain nombre qui ne manquent pas d'originalité et dont certains sont hors norme ou tout au moins à la marge ; ils marchent les yeux fixés sur une lumière, tout là-bas, où l'horizon et la terre se donnent la main. Là est leur but, leur lieu, celui des Écritures, où ils ont enfoncé leurs racines et où ils puisent l'eau vive des sources profondes, à proximité du divin. Les Écritures dans leur poche ou à portée de main, ils ont la carte pour la route et la boussole orientée vers Celui "qui est le chemin, la vérité et la vie".

Les Écritures, des mots d'hommes, lus et relus au jour le jour, comme des diseurs de Dieu, comme le pain nécessaire à la route. Des mots de la vie de tous les jours, faits du langage habituel des petites gens : le semeur, le berger, la brebis, la pièce perdue, le sel, la levure, le repas, la graine de moutarde, la tempête, la faim, etc. Des mots qui lèvent avec délicatesse le voile pudique des sentiments ou des émotions : l'amour, la haine, la peur, le don, le partage, la mort, l'autre vie, l'espérance, etc. Autant de mots d'homme des Écritures qui nous livrent quelque chose de notre mystère, un mystère enchevêtré dans celui de Dieu.

Des mots d'homme au trésor caché. Et un trésor, ça ne saute jamais aux yeux du premier coup : ça les fatigue. Aussi, ces mots ont besoin de faire un séjour à l'atelier du chercheur où, dans le silence et la solitude, se lève doucement le voile de l'apparence, pour en libérer le trésor. Les mots des Écritures sont les mots de notre langue mais ne sont pas les mots d'origine. Ils nous arrivent après toute une suite de traductions et de travail des moines copistes, avant Gutenberg. À chaque fois, ils ont laissé un peu de leur originalité première et de toute la couleur de la langue araméenne ou grecque. Dans ce champ de mots, la charrue a besoin de passer avant de semer et d'espérer la récolte.

Tout ce défrichage écarte pour un temps des préoccupations immédiates. Il creuse un écart rendu nécessaire pour éviter que la lecture des Écritures ne s'en tienne qu'à la subjectivité, aux émotions ou à la réponse du moment. Il éloigne de la facilité ou de la tentation de vouloir calquer le texte à l'événement vécu. Pour l'immédiat, il fait face à un danger d'aujourd'hui : le fondamentalisme, qui n'est pas la propriété des musulmans mais qui est le propre de toute religion. Enfin ce défrichage tend à la justesse du langage sur Dieu et à la vérité de la relation avec Lui.

Des mots d'homme, qui ont leur source dans toute une culture mais surtout dans toute une histoire. Noël fut préparé de longue date : sortie d'Égypte, quarante ans de marche dans le désert, tantôt en avant tantôt en arrière, les grandes figures de prophète comme Elie, Esaïe, Jérémie, les rois David et Salomon, etc. Toute une histoire que Jésus va reprendre à son compte et intégrer : l'incarnation du Fils fut de mettre ses pas divins dans les pas des hommes pour en faire du neuf.

Tout ce voyage pour dire que la lecture des Écritures ne peut se faire sans le travail ou l'étude. L'utilisation de l'expression "les mots d'hommes" était pour mettre dans les feux de la rampe l'incarnation de Jésus qui, à l'inverse de nous, chercheurs de Dieu, se fait chercheur de l'homme. « *Lui, de condition divine* », n'est pas venu dans le monde avec l'habit de Dieu mais il a endossé celui des hommes et « *il a été en tout reconnu comme un homme* ».

Les Écritures ne sont pas que des vieux parchemins poussiéreux, soumis à l'étude et décortiqués à la loupe. Ils ne sont pas que des vestiges de l'histoire, mais ils sont vivants aujourd'hui. Ces mots d'homme des Écritures ressemblent au champ d'ossements nombreux dans la vallée de la vision d'Ezéchiel. De la chair et des nerfs se forment autour de ces os desséchés : la vie reprend ; ils s'animent. L'Esprit leur souffle son vent de vie comme au matin de la première création du monde.

La lecture des Écritures n'est pas seulement qu'affaire de tête, elle laisse aussi parler le cœur. L'Ancien Testament accorde beaucoup d'importance au corps : les entrailles, les reins, le bras, la main, les genoux, etc. L'homme tout entier, avec sa tête et son corps, lit les Écritures ; elles le saisissent et l'envahissent. Le vent de l'Esprit souffle sur le corps entier et notre lecture s'ouvre à celle de l'Esprit en nous.

Mais l'Esprit n'élimine pas ce que nous sommes : notre tempérament, nos sensibilités, notre histoire faite de grands élans de générosité mais aussi alourdie par tout le poids de son péché. Cette diversité de chacun et de chacune est la richesse du jardin de Dieu. Pour ce qui me concerne, lorsque je lis les Écritures, je me rends sensible à trois aspects : l'humanité, la justice et la pauvreté. Ces trois réalités ont toujours guidé et orienté ma vie, même si je ne les ai pas toujours servies comme elles le méritaient.

L'humanité de Jésus se manifeste à maintes reprises : devant le tombeau de Lazare, il pleure ; il a pitié à la vue de la veuve de Naïm ; au jardin des Oliviers, l'angoisse le saisit au point qu'il demande au Père de retirer le calice de la Croix, etc. Il a mis à la première place l'humain, bien avant le religieux. Dans la synagogue, l'homme à la main desséchée en retrouve l'usage le jour du sabbat et, à l'encontre des critiques, Jésus dira : « *Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat* ». À Béthanie, une femme entre chez le pharisien Simon, où Jésus se trouve à dîner. Elle pleure, verse du parfum sur les pieds de Jésus, les embrasse et les essuie de ses cheveux ; et Jésus ne brusque pas toutes ces marques d'affection proches du dialogue amoureux. Pendant la scène, Simon reste perplexe et se dit : « *S'il était un grand prophète, il saurait qui est cette femme* » (sous-entendu, de mauvaise vie). Jésus devine sur le visage de Simon ce qui lui trotte dans la tête. Il ne va pas le suivre sur ce chemin miné de la morale, mais lui rappeler son manque d'humanité, son manque d'hospitalité, mettant ainsi en valeur tous les gestes de cette femme. À cette époque, faillir aux lois de l'hospitalité était vraiment se mettre en dessous de tout, voire impensable. Il faudrait aussi reprendre les rappels à l'humanité lancés au peuple hébreu de la part du Seigneur, à commencer par l'Exode, Esaïe, Amos, etc.

Un collecteur d'impôts, Zachée, se trouvait bien lorsqu'il avait escroqué les autres. Une matinée comme les autres, Jésus passe et se fait inviter à manger chez lui. Ça le remue au fond des tripes, au point qu'il retrousse les manches et se met à faire le ménage ; il s'engage devant tous à redonner à chacun ce qu'il leur avait volé et, emporté par son élan, il multiplie par quatre : à croire qu'il avait dû bien se servir. Avec Zachée, c'est la justice au quotidien, celle pour laquelle nous nous battons. Mais avec l'histoire du prodigue, la justice prend un autre visage, devient ce qu'elle est réellement en profondeur. Elle n'est plus seulement redistribution mais elle fait que l'autre puisse exister pour lui-même. Elle redonne au fils prodigue, après son escapade hasardeuse, sa qualité de fils ; en fait, celle que le Père donne à chacun et à chacune : une justice faite de pardon et de tendresse.

Enfin, la pauvreté : la première des béatitudes chez Matthieu et Luc. Cette pauvreté radicale qui fait reculer le jeune homme riche. Celle des mystères de Dieu révélés aux pauvres et aux petits. Celle du cri et de l'angoisse des psaumes. Celle où

Jésus désigne le pauvre comme son représentant sur la terre. La pauvreté est un chemin de la rencontre, comme l'est l'ascèse : deux compagnes du manque qui créent les conditions et maintiennent vivant le désir durant l'absence de l'époux. Elles évitent au veilleur de se laisser gagner par le sommeil. Elles maintiennent le goût et la nouveauté des Écritures. Mais, voilà !... faut passer par le chas de l'aiguille et il paraît que le chameau s'en sort beaucoup mieux que l'homme. Même dans le vécu de l'intégralité de la pauvreté, il restera toujours quelque chose à quitter. Nous serons toujours en tension vers la pauvreté radicale du Fils à la croix.

Le parcours touchant à sa fin, il serait bon de dire un mot de deux choses. La première, il peut se faire qu'à lire et à relire les Écritures, l'usure ou la fatigue envahisse. Le seconde : lire les Écritures seul alors que c'est affaire d'Église et la question de la présence du Christ.

Dans le langage habituel, on se plaît à mettre en avant la nouveauté des Écritures. Mais il est des jours sans saveur, sans enthousiasme, où la nouveauté s'est envolée ; la lassitude s'est installée et le sel a perdu presque toute sa saveur. À cela, il faut ajouter la conversion, à laquelle les Écritures nous pressent : elle avance souvent à petits pas imperceptibles, donnant le sentiment que rien ne bouge. À ce moment-là, se pose la question de continuer la lecture des Écritures. Cette situation ressemble à celle du semeur au bout de son champ : « *J'ai semé et rien ne lève* ». Elle est la condition du disciple qui est contraint de cheminer longtemps à la suite du Maître, dans la pénombre, voire dans la nuit : long compagnonnage. Et pourtant, nuit et jour, la graine semée continue son travail de germination.

Quel sens ou quelle signification cela peut-il avoir de lire les Écritures tout seul dans son coin, alors que c'est une affaire d'Église. Et puis, il y a cette phrase de Jésus : « *Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* ». Longtemps j'ai cru à la nécessité du rassemblement de quelques-uns dans un même espace. Même si cela reste vrai et la condition idéale, aujourd'hui je ne pense pas que ce soit la seule condition parce que nous sommes des gens de la dispersion. Ce qui fait le rassemblement, présence de Jésus au milieu de nous, est la situation commune à plusieurs personnes, qui ne se verront jamais mais qui affirment leur lien à Jésus. Lorsque le prisonnier lit les Écritures dans la solitude de sa cellule ; lorsque

l'ermite ouvre le livre pour la lecture ; lorsque l'homme de la rue sort de sa poche un Évangile taché ; lorsque la carmélite ouvre le livre en silence et avec beaucoup de dignité ; lorsque le frère marin s'en lit quelques versets dans sa cabine ; alors, dans le rassemblement de la dispersion, le Christ devient présent et fait le lien entre tous. Dans cette dispersion, le Christ rend présent le sacrement de l'unité, ce que l'Église appelle la communion des saints.

Il est temps de reprendre le chemin du silence et de notre solitude, emportant pour le pain de la route ces paroles de Jérémie :

« *Dès que je trouvais tes paroles,*
je les dévorais.
Ta parole m'a réjoui,
m'a rendu profondément heureux,
ton nom a été proclamé sur moi. »

Jérémie 15/16

“Ce qui est lu... n'est pas simplement ce qui est écrit...”

par Yves ORVAIN
prêtre de la Mission de France

Yves est entré dans l'Équipe Santé de Paris en 1981, devenue aujourd'hui Équipe Santé de partenaires de la Communauté Mission de France en Ile-de-France. Il est accompagnateur et formateur auprès de bénévoles en soins palliatifs, entre autres présences. Il témoigne ici de ce que lui apporte la lecture de la Bible dans un groupe de partage où la plupart des participants ne sont pas chrétiens.

RÉSERVANT prioritairement mon temps, mon attention et quelques initiatives à ceux que notre société “compétitive” et “consommatrice” laisse sur le bord du chemin, à savoir ceux qui sont gravement malades, vieux, ou en fin de vie, ou bien encore détenus en milieu carcéral et atteints d'une maladie “à mauvais pronostic”, je participe néanmoins, depuis plusieurs années maintenant, à un groupe de recherche d'une dizaine de personnes préoccupées, à des titres divers,

par la lecture d'un très vieil ouvrage qui s'appelle... la Bible ! Jusque là, rien de très original.

Pourtant, si je suis un peu "familier" de la Bible, me rencontrer avec d'autres femmes et hommes de cultures et d'horizons différents pour entreprendre une lecture commune de textes bibliques, est une découverte marquée d'enrichissements imprévus et une invitation à ne pas me contenter d'approximations !

En effet, les participants de ce groupe sont pour une part d'origine juive, parmi lesquels certains se disent athées ; d'autres ont reçu une éducation chrétienne catholique ou protestante dans leur jeunesse, mais ils ont pris de larges distances avec leurs Églises respectives et avec la foi. Nous ne sommes que deux à affirmer, discrètement, notre foi et notre appartenance religieuse. Tous ont reçu une formation universitaire les ayant amenés à être soit psychanalyste ou psychologue, soit médecin, pharmacien, enseignant ou sociologue et, parmi eux, un spécialiste de l'hébreu.

Qu'est-ce qui peut pousser ces personnes ayant ces profils (leur créneau d'âge s'ouvre entre 45 et 78 ans) à consacrer une soirée par mois à se retrouver pour lire et "délirer" ensemble sur des textes vieux de dizaines de siècles ? Pour ceux d'origine juive, c'est sans doute, pour une part, tenter de repérer leurs racines culturelles, les liens qui les rattachent, plus ou moins, au peuple d'Israël et à la Diaspora, et peut-être de chercher à comprendre si la Bible peut leur apporter un éclairage sur les graves évènements actuels qui ravagent le Moyen-Orient.

Pour d'autres, marqués d'une culture religieuse occidentale, c'est apparemment plus flou. L'une dit : « *Je suis croyante d'avant la résurrection !* » Il faut entendre par là que le message évangélique a, pour elle, une résonance type "droits de l'homme", mais excluant toute dimension de transcendance. Une autre dit, avec une pointe d'humour, à l'occasion de la lecture du livre de Ruth : « *Ca me convient, car c'est le seul livre de la Bible où n'apparaît pas le nom de Dieu !* » ... le terme "Dieu" lui faisant effet de repoussoir !

Mais ce qui fait lien entre nous, c'est une lecture, non exégétique ou historique des textes bibliques, mais "psychanalytique". En effet le groupe s'est constitué dans la mouvance de la

recherche de Marie Balmary, psychanalyste, qui s'est mise à lire la Bible avec ses "outils d'analyste". Aidée de quelques "hébraïsants", elle décortique les grands textes hébreux fondateurs des religions monothéistes : le jardin d'Eden, Adam et Eve, Caïn et Abel, le sacrifice d'Abraham, etc., redonnant ainsi le goût de lire ces textes de manière libre sans la contrainte d'une lecture "théologique" officielle.

Marie Balmary écrit dans l'introduction de l'un de ses livres "La Divine origine" qu'elle a « *comme projet de comprendre comment il est arrivé à l'homme, comment il nous arrive, de pouvoir dire "JE".* Et un peu plus loin elle ajoute : « *Ce qui est lu n'est pas simplement ce qui est écrit : c'est également ce que vivent ensemble ceux qui lisent. Le relation se projette dans l'écrit.* »

Donc le groupe se retrouve régulièrement pour lire, en tout ou en partie, un des livres de La Bible : ainsi nous sommes-nous arrêtés presque deux ans sur les cinq premiers chapitres de la Genèse puis sur l'Exode, le Cantique des Cantiques et, en ce moment, le livre de Ruth. Qu'est-ce qui préside au choix de ces ouvrages ? Des suggestions faites par un ou plusieurs, ou bien la conséquence d'échanges que nous avons eus à propos d'un texte qui a fait surgir le besoin d'aller se confronter à d'autres passages bibliques. Il n' y a pas de thème privilégié à creuser, ni de conclusion à formaliser. Personne dans le groupe ne prétend être meneur ou animateur. Chacun s'engage dans cet échange avec ce qu'il est, avec ses connaissances comme ses ignorances, ses convictions comme ses doutes. La règle formulée au départ et à laquelle chacun adhère, est que toute personne du groupe a le droit de dire ce que lui inspire tel mot, telle phrase sans être "censuré" par les autres, en même temps que chacun est invité à apporter sa part de connaissances sur un point ou sur un autre. Ainsi se vérifie que « *ce qui est lu n'est pas simplement ce qui est écrit : c'est également ce que vivent ensemble ceux qui lisent* ».

À ce titre le "spécialiste" en hébreu (un homme âgé, d'origine juive d'Europe centrale, fort cultivé) est très précieux pour la compréhension d'un certain nombre de termes bibliques... nous faisant découvrir qu'ici ou là, les traductions de la Bible qui nous sont proposées, sont marquées de contresens. Les interventions de la psychanalyste et des deux psychologues incitent à une relecture

critique, invitant à des remises en question parfois salutaires... parfois discutables. Plusieurs des participants, s'ils sont de bons connaisseurs de l'Ancien Testament, ou de la Première Alliance, comme aime le souligner notre "hébraïsant", sont parfois hésitants sur le contenu du Nouveau Testament, ou "Seconde Alliance". Les réflexions du médecin ou de la sociologue aiguillonnent aussi la recherche du groupe. Sur tel ou tel point, on attend de moi que je dise une parole reflétant mon point de vue personnel mais aussi celui de "l'Ecclesia" à laquelle j'appartiens, ce qui me pousse à démêler ce qui est de l'ordre de ma pensée personnelle, qui ne correspond pas toujours avec le "prêt à penser" officiel de l'Église ! Tout cela me fait mieux discerner que mon Église n'est pas la seule détentrice d'une lecture "vraie" des Testaments bibliques.

J'avoue que, dans les premières rencontres, j'ai été un peu déconcerté par ce mode d'approche de la Bible. Comme chrétien j'ai été habitué à recevoir une interprétation biblique "officielle" de l'Église, et comme prêtre je suis invité à transmettre cette interprétation, à laquelle je souscris pour une large part, même si je bute sur certaines affirmations théologiques. Mais "délirer" ensemble sur les textes fondateurs des trois religions monothéistes, juive, musulmane et chrétienne, avec des partenaires "croyants autrement" ou étrangers à la foi "d'Abraham, d'Isaac et de Jacob" est, pour moi, une chance qui me fait découvrir que le Dieu de Jésus-Christ auquel je crois est encore plus proche des hommes que je ne l'imaginais et qu'il est vraiment celui que le monde, dans ses fureurs et ses convulsions, attend sans le savoir. •

“À Bible ouverte”

Le groupe qui témoigne ici se réunit depuis plusieurs années au Val Martel, un lieu d’accueil et de rencontre, situé dans les Côtes d’Armor, près de Lamballe. Des membres de la Communauté Mission de France y sont activement engagés.

par des membres du groupe *À Bible ouverte*

DRÔLE de nom pour un groupe, curieuse proposition ! Qui n’a pas eu envie d’ouvrir ce Livre, croyants ou non ? Parce qu’il rythme notre existence, parce qu’il contient des récits incompréhensibles et invraisemblables, parce qu’il nous parvient comme un témoignage d’humanité depuis la nuit des temps, parce que… Qu’a-t-il donc de si important ce Livre pour être parvenu jusqu’à nous ? Certains n’ont pas osé l’ouvrir, d’autres l’ont refermé car c’est « *un Livre insensé, égaré dans son sens… un Livre impossible à tenir entre deux mains calmes pour une lecture sage, lointaine*. » (C.Bobin)

Alors ? Nous avons choisi de l’ouvrir mais cette fois à plusieurs, sans culture historique ou religieuse particulière. L’aventure dure depuis

1993 au Val Martel, au rythme de cinq à sept rencontres par an. D'horizons très différents, certains sont là depuis le début, d'autres sont arrivés en cours de route, d'autres encore viennent par intermittence, parfois de loin. Après avoir rendu visite à la Genèse, aux Livres de Rois, à l'évangile de Marc, nous avons décidé de reprendre l'histoire depuis "le début", le chapitre 1 de la Genèse. Il devient de tradition, lorsqu'il y a des nouveaux venus, de nous présenter par notre prénom et le numéro du chapitre en cours lors de notre arrivée.

Au départ de chaque rencontre s'y retrouvent un guide[1] et des personnes prêtes à partir à l'aventure. Comment entrons-nous dans le texte ? En le lisant très attentivement, avec plusieurs traductions. Vient alors le moment de passer le texte à la loupe sans *a priori* et surtout sans idée toute faite sur le sens. Qui sont les personnages ? Qui parle ? Comment l'action se déroule-t-elle dans le temps et l'espace ? Quels sont les surprises, voire les incohérences du texte ? Quels sont les versets où les différentes traductions divergent ? Quelles sont les figures ? Face à la Bible, le même sentiment d'inaccessible qu'au pied d'une montagne. Seule l'envie de s'y aventurer, partagée par d'autres, et la confiance dans l'expérience du guide, rendent l'aventure possible. Il est là et il accorde nos pas, il donne le bon rythme, encourage les retardataires, ramène sur la bonne piste quand on s'égare, trouve un autre sens, une autre voie d'approche dans les passages difficiles. La tentation est souvent forte de rajouter, par nos commentaires, ce qui nous semble manquer ou de partir sur une hypothèse explicative trop restrictive. Il ne manque pas alors de nous rappeler au texte. Dans le respect et l'écoute, au fil des échanges tout au long de la journée, des interrogations à vérifier se dégagent. Peu à peu le texte se déploie comme une Parole dès que nous renonçons à en dire le dernier mot, dès que nous faisons le deuil d'en trouver une signification unique. C'est alors comme la contemplation d'un lac : il y a à la surface les reflets de ce que nous savons ou croyons savoir, et qui nous empêchent de voir le fond. En acceptant ensemble de perturber la surface, le texte devient une source qui coule de plus en plus. Arpenter les différents chapitres apprend à écouter, à affiner les sens, à se

[1] Pierre Chamard-Bois.

laisser transporter, probablement transformer par cette lecture, une aventure qui ne peut être vécue qu'à plusieurs. Mais à chacun de s'y avancer avec, dans son sac à dos, sa propre histoire qui le rend plus attentif, plus sensible ou plus hermétique à tel ou tel passage, personnage, signe. La parole écrite, lue, fait écho dans la vie et dans le ressenti de chacun. De ces échanges, se construit un sens qui nous révèle comme une vérité nouvelle, née de la rencontre entre le texte et nous. Elle le sera à chaque lecture. À chaque rencontre, la même constatation revient : jamais nous aurions imaginé en début de lecture que le texte parlait de questions si proches de nous.

Nous avons coutume de dire que chacun repart avec des questions déplacées. Pendant la lecture, nous restons centrés sur le texte sans évoquer les interrogations personnelles auxquelles il nous renvoie, même s'il est parfois possible de les deviner par les questions posées ou les illustrations des idées. Le temps du partage du repas est celui des échanges interpersonnels et contribue à la complicité amicale du groupe. Mais il faut encore laisser mûrir le texte et c'est l'histoire de chacun qui devient créatrice.

La lecture qui est proposée dans ce groupe relève de l'expérience difficile à décrire et, aux personnes qui souhaitent en savoir plus, nous répondons : « *Venez et vous verrez* ». Seuls quelques mots personnels peuvent être tentés pour faire partager ce qui est vécu.

Un témoignage

Quelques exemples des chemins sur lesquels ces lectures m'ont entraînée ? J'avais toujours considéré comme une vraie souffrance quotidienne le décalage entre ce que je dis et ce que je souhaite exprimer, entre ce que je dis et ce qui est entendu par l'autre, et réciproquement. Quelle surprise de découvrir à travers le premier récit de la Genèse que ce décalage est la condition de la création ; il faut séparer, faire de l'espace pour que du nouveau puisse advenir. Dieu sépare terre et ciel, jour et nuit, terre et mer… avant de créer. Quelques chapitres plus loin, nous découvrons même, à la Tour de Babel, que le désir de combler cet espace est mortel. Former un seul peuple, parlant un seul langage dans un univers où ciel et terre ne seraient plus séparés, conduit à la confusion. Je dis bien *langage*, semblable à celui de l'informatique,

fermé, unique, loin de la langue, celle qui laisse des espaces, celle où chaque mot peut porter des sens multiples. Cette langue que nous avons reçue et qui nous permet d'affirmer nos différences dans le dialogue, l'ouverture et la poésie. Le désir d'unicité conduit à la négation de la personne et il faut la colère de Dieu devant cette mort annoncée pour recréer la diversité vitale. Au delà de la souffrance, il faut donc accepter du fond de soi qu'il n'y ait pas adéquation parfaite entre le dit et le senti, l'exprimé et l'entendu, pour grandir, créer et échanger.

Accepter cet espace de création, son unicité et sa solitude ne veut pas dire que le chemin est facile. Il faut bien des combats comme celui de Jacob pour parvenir à exprimer à "l'autre", qui peut être celui que nous rencontrons comme cette part étrangère qui nous habite chacun, une bribe de cet indicible, dans le dialogue ou l'œuvre de création ; la lutte s'arrête momentanément quand "l'autre" cesse et nous bénit, nous reconnaît en nous donnant un nom que nous ignorions, nous ouvrant une nouvelle voie. Bien sûr, nous repartons en boitant car nous n'avons ni tout dit, ni tout reçu et c'est pour cela que nous allons continuer à avancer, à créer.

Mais que faisons-nous de cette belle liberté vertigineuse qui est entre nos mains ? La tentation est souvent forte de rester en Égypte, malgré les souffrances, mais là au moins nous croyons savoir comment nous situer puisqu'un autre, le Pharaon, en décide pour tous. Combien de fois ai-je senti qu'il fallait bouger pour vivre et ai-je reculé ou fait un détour par la mer des Joncs plutôt que d'affronter l'inconnu ? Combien de fois a-t-il fallu une armée de guerriers à mes trousses pour que j'ose le passage, la naissance avec l'aide d'autres, en suivant Celui qui nous invite à la liberté ? Même s'il y a, après la traversée, un désert dans lequel il faudra tout réinventer ? Si je parviens à faire le pas, je sais bien aussi qu'il ne s'agit pas d'ignorer, d'oublier la page vécue, que je ne suis pas partie les mains vides mais en emportant bien des bijoux !

Tout ce que je lis à l'échelle personnelle pourrait être revisité en parlant d'un peuple, d'une société, d'une communauté, d'un couple !

Il faudrait encore dire à travers ces textes comment nous avons pu aborder les questions sur la fraternité, l'héritage reçu et transmis... Il faut continuer à lire à plusieurs voix et chaque texte, même ceux déjà visités, saura devenir Parole toujours nouvelle et inattendue.

Un autre témoignage

Notre culture est imprégnée de références bibliques : des tableaux de peinture en passant par notre langue (“c’est Sodome et Gomorrhe”, “c’est la traversée du désert”). Comment et pourquoi ces textes, avec seulement quelques lignes d’écriture, quelques mots posés l’un après l’autre, l’un à côté de l’autre, ont-ils pu laisser autant d’empreintes dans le temps ? Comme des contes, j’ai envie de les connaître, partir à la découverte de “La Tour de Babel, de Noé, ...”

Et cela me fait réagir… je ne comprends pas. Là où je pensais “rencontrer Dieu”, un Dieu bienveillant, une dimension humaniste, je suis, au premier regard, confrontée à l’incohérence des scénarios (Joseph et ses frères, Lot et ses filles…), la violence des faits (Pharaon et les plaies d’Égypte) et des propos.

Mais qui a pu écrire cela ?

Et puis, par la lecture à plusieurs, le texte se découvre, se dévoile. Le texte vit et il nous fait vibrer. Les mots, les figures font l’effet d’une onde de choc au plus profond de nous-mêmes. Et comment l’expliquer ? Quand la fille de Pharaon est touchée par la beauté de Moïse enfant, je suis touchée par la beauté du texte.

Quand Sarah rit au moment où les hommes annoncent à Abraham qu’il deviendra père, c’est la Vie qui s’annonce. Et quel sens je donne aujourd’hui à la spontanéité d’un rire ?

Autres paroles

Si tu as faim, va en Égypte ! Tu trouveras qui tu es !
Nous étions onze et chacun une feuille.
L’un de nous s’aperçut qu’il avait un stylo, il prit peur.
Alors tous, haut et fort, nous avons raconté le décor, mis en place les détails.
Puis, ensemble nous avons découvert le stylo. Un à tous.
Nous avons jeté l’encre – frères de sens – en égrenant nos manques comme on fait un bouquet.
Un manque pour chacun et le manque pour tous.
Nous étions frères de manque. •

Écoute de la Parole avec Denis Lombard.

Petite randonnée biblique

par Denis LOMBARD
prêtre de la Mission de France

Denis Lombard, 46 ans, fait partie de l'Équipe de Mission de Haute-Tarentaise, dans le diocèse de Chambéry. Il travaille, en hiver, comme pisteur à Val d'Isère (73). Il anime depuis plusieurs années des groupes de lecture de la Bible.

N'oublions rien pour la marche !

La lecture de textes chargés de sens – textes bibliques ou grands textes de la littérature – est semée d'embûches pour les lecteurs que nous sommes ! Un premier obstacle que nous rencontrons souvent dans les lectures en groupe du style "partage d'évangile" est la dispersion. Les textes évoquent des situations qui font référence à notre expérience de la réalité et leur lecture devient prétexte pour "se raconter". Le deuxième obstacle apparaît quand un récit évoque d'emblée une autre situation biblique déjà rencontrée et que nous comparons par homologation ou différence.

Cette situation est le propre d'un prêtre faisant une homélie et qui nous parle de tous les textes de la bible… sauf de celui qu'il est en train de lire !

Alors comment faire pour que notre expérience de la réalité ou notre connaissance des textes bibliques ne soient pas un obstacle à la lecture d'un texte particulier ? Car si l'a priori des textes inspirés est qu'ils nous révèlent qui est l'homme et qui est Dieu, chaque texte en particulier n'en révèle qu'une facette qui peut être éloignée, voire opposée avec d'autres aspects découverts par ailleurs.

La lecture est donc à aborder comme la confrontation avec un texte qui va opposer une résistance. Cela nous oblige à l'aborder avec quelques outils performants. Les sciences du langage sont le support premier de la méthode de lecture sémiotique que nous allons utiliser.

Je vais commencer par énoncer deux règles pour ce type de lecture :

- Ne rien lire d'autre que le texte.
- Lire tout le texte.

Cela veut dire :

- Ne pas ajouter d'éléments extérieurs. Le texte a assez de contenu par lui-même pour donner du sens. Plus on est savant, plus on a de connaissances et plus c'est difficile de résister à la tentation de les ajouter aux éléments du texte à lire !
- Il y a beaucoup de passages qui nous semblent obscurs, inutiles ou en contradiction, et nous aurions tendance à les écarter de notre travail d'interprétation. C'est ce que font les "historiens" quand ils nous parlent des différentes couches rédactionnelles qui expliquent des écarts de sens. Chaque "auteur présumé" ayant un message différent à transmettre ! Nous, nous prenons ces difficultés comme la façon ordinaire avec laquelle se fait le sens, c'est-à-dire par différence. Ce sont les oppositions, les contradictions propres aux éléments signifiants du texte qui nous amènent à lire une signification d'ensemble.

Cela m'amène à formuler une troisième règle de lecture :

- Ne pas chercher à interpréter d'emblée mais passer beaucoup de temps à observer comment le texte est construit en analysant tous les matériaux qui président à sa composition. Comme si, pour visiter un monument, nous observions les pierres, les colonnes, les voûtes, la char-

pente, les fondations, le revêtement avant de dire « *c'est un architecture gothique ou romane ou encore moderne* ».

L'unité minimum de sens d'un texte est appelée « *figure* ». Nous allons prendre un exemple pour montrer qu'une figure en soi ne permet pas d'approcher la signification, mais que c'est un ensemble figuratif mis bout à bout qui crée du sens :

Une bouteille de vin, suivant l'environnement dans laquelle elle est placée, va donner des sens différents :

- placée sur une table bien garnie d'où émanent des odeurs agréables, entourée de convives bavards,
- placée sur un banc dans le froid à côté d'un clochard qui a déposé son béret dans lequel les passants ont jeté quelques piécettes.

Dans le premier exemple, la bouteille de vin signifie une plénitude des sens, un luxe et un confort de la table, la fête, la convivialité. La même bouteille signifie la marginalité, la solitude, la pauvreté, la dépendance alcoolique, dans le deuxième cas.

Dans la lecture, si des figures sont pour nous de vieilles connaissances (un prophète, la parole de Dieu, une veuve, une maison, un torrent à sec…), il faut les considérer comme des "ensembles vides" c'est-à-dire sans contenu de signification ; ce ne sera que leurs associations dans des chaînes d'éléments signifiants (appelés parcours figuratifs) qui leur donnent un sens particulier dans un texte précis.

Ainsi munis de ces quelques bagages, nous pouvons nous aventurer dans le premier livre des Rois au chapitre 17. Nous lirons le texte dans la traduction que nous propose la TOB.

Sortons les jumelles et observons l'itinéraire !

Pour lire un texte et y trouver du sens, il faut d'abord **le délimiter** pour avoir une unité cohérente. On utilisera, comme dans une pièce de théâtre, les changements d'acteurs, de lieux ou les indications de temporalité. Dans le cas du chapitre 17 du premier livre des Rois, la veuve – acteur particulier – ainsi que le village de Sarepta, ne sont cités que dans le passage qui va des versets 7 à 24 et il n'en sera plus question après. Entre l'arrivée à Sarepta et le départ de ce lieu, il y a du sens à chercher qui va concerner l'acteur principal,

Elie, dont c'est la première entrée en scène dans le livre des Rois.

Le premier travail va donc être de repérer les éléments du texte à partir de lieux d'observation (espaces, acteurs, temps) sans chercher à interpréter d'emblée.

1. Les ingrédients d'une randonnée (ou l'analyse figurative)

▶ **Par quels chemins passons-nous ?**

La lecture des textes bibliques nous met en mouvement et permet de changer nos représentations du monde et de Dieu. Pour cela le lecteur doit lui aussi se laisser transporter en suivant attentivement les transformations que le récit fait opérer aux divers acteurs en place. Cela passe par l'observation des lieux et espaces du récit :

Dans la séquence étudiée, le point de départ est *le torrent de Kerith* où Elie est venu se cacher d'Akkab après l'annonce de la sécheresse. Puis il se retrouve à *l'entrée de Sarepta*, lieu de rencontre avec la veuve. Enfin, dans *la maison* de cette femme où se trouve aussi son fils ; il y a là un lieu propre à Elie qui est *la chambre haute*, lieu où le souffle de vie pourra être redonné à l'enfant.

▶ **Qui rencontrons-nous ?**

On les mettra en relation avec les lieux où ils sont présents en étant attentif à la façon dont ils sont nommés.

- Pour désigner ***la femme***, quatre dénominations sont employées correspondant aux états et transformations qui constituent la trame du récit :
  - *La veuve*, rencontrée à l'entrée du village, qui gère la pénurie en recueillant le peu qu'elle a mais qui ne lui assure aucun avenir avec son fils. Elle maîtrise l'organisation : « *nous mangerons et nous mourrons* ».
  - *La propriétaire de la maison* gère les ressources qui, sur la parole du Seigneur, ne s'épuisent pas.
  - *La mère* à qui son enfant vivant est restitué par Elie. Elle réceptionne le don qui lui vient d'ailleurs.
  - *La femme* qui est en capacité de qualifier Elie d'homme de Dieu et de porteur de la parole du Seigneur.
- ***Le prophète Elie*** évoqué au v.1 « *le Tishbite, de la population de Galaad* » est inscrit dans un peuple particulier ; en fin de parcours, il est appelé « *homme de Dieu* » par la femme qui l'a hébergé.

- ***Le fils*** n'est qu'évoqué. À aucun moment il n'intervient de lui-même par l'action ou la parole. Il est associé à la veuve quand elle dit « *moi et mon fils* ». Il est appelé enfant quand il est couché sur le lit d'Elie et que celui-ci prie pour que le souffle revienne en lui. De nouveau il est « *fils* » quand il est rendu par Elie à sa mère.
- ***Le Seigneur***, dont une des modalités est « *la parole du Seigneur* », est en lien privilégié avec Elie. C'est la parole qui ordonne ses déplacements. Elie est le seul à parler directement au Seigneur. Et pourtant, en fin du récit, c'est la femme qui reconnaît en Elie « *l'homme de Dieu* ».

▶ Quand arrivons-nous ?

Nous trouvons peu de notion de temps dans ce récit si ce n'est « *pendant des jours* » qui indique la durée de ce temps des ressources non épuisables pour « *elle, lui et sa famille* »

« *Voilà ce qui arriva après* » : cet « après » invite à lire dans le récit un « avant » :

- Avant : état où la vie est assurée sans manque de nourriture malgré la sécheresse ambiante,
- Après : marqué par la maladie et la mort du fils, caractérisée par le manque de souffle. Evénement qui va être interprété par la femme comme lié à l'arrivée d'Elie dans sa maison, s'interposant entre elle et son fils : « *qu'y a-t-il entre toi et moi ?* »

Tous les éléments figuratifs (espaces, acteurs, temps) sont à observer pour repérer ce qui caractérise leur corrélation dans le récit. Pour cela, il nous faut passer à un autre versant de la lecture.

2. Le choix du bon chemin (l'analyse narrative)

Un premier repérage consiste à comparer la situation initiale avec la situation finale et ainsi mesurer les écarts et les transformations que le texte donne à lire.

- ***Situation initiale*** : la sécheresse annoncée précédemment par Elie se manifeste. Le torrent est à sec. Le Seigneur, par sa parole, donne l'ordre d'aller à Sarepta chez une veuve qui le nourrira.
- ***Situation finale*** : la femme déclare qu'Elie est un homme de Dieu et que la parole de Dieu en lui est vérité.

▶ Les petits pas

Il n'y a apparemment pas de réponse dans la situation finale à celle énoncée initialement. Il nous faut entrer pas à pas dans la lecture du récit.

La situation initiale fait apparaître deux manques – manque d'eau et manque de nourriture pour Elie. La parole du Seigneur lui indique le lieu où ce manque pourra être résolu (v 8 et 9).

Puis le récit nous conduit à l'entrée de la ville – lieu de rencontre d'Elie et de la veuve. Il énonce ses manques sous la forme de demandes : d'abord l'eau qui ne pose pas de problème d'acquisition à la veuve. C'est avec la demande de pain qu'apparaît la situation de cette veuve.

Elle organise sa vie autour du peu : *poignée de farine, un peu d'huile, quelques morceaux de bois*. Elle prépare son dernier repas « *nous les mangerons et puis nous mourrons* ». Ce minutieux programme de nourriture n'est pas ordonné à la vie mais à l'organisation de la mort pour elle et son fils. Il est étonnant de n'y entendre ni proposition alternative ni expression de révolte. Ce programme de "minimum mortem" va être remplacé par l'intermédiaire d'Elie en "minimum vital". Elie reprend la parole du Seigneur au sujet des quantités minimes qui ne s'épuiseront pas. On ne connaîtra pas le manque dans cette maison jusqu'à ce que « *le Seigneur donne la pluie à la surface du sol* ».

Mais avant que ce système soit mis en place, Elie fait une demande singulière à la veuve : « *fais moi d'abord une petite galette et tu me l'apporteras* ». Alors que la veuve n'a presque rien, il lui demande du pain et en plus d'être servi le premier ! On remarque qu'Elie s'inscrit dans le fonctionnement de la veuve qui est de "gérer le peu" en demandant une « *petite galette* ». Ensuite il s'insère dans le dispositif en le bousculant : « *fais-moi d'abord* ». Et la proposition d'Elie suivant la parole du Seigneur, devient un dispositif permettant la vie.

On observe aussi que la gestion de la nourriture met en œuvre beaucoup de contenants (dans la cruche, dans ta main, dans une jarre) alors qu'il y a peu de contenus. Or la pluie annoncée pour un temps non défini est sans contenant mais « *à la surface du sol* ». De même la nourriture donnée par la parole de Dieu n'est pas quantifiée mais suffisante pour faire vivre « *elle, lui, et sa famille pendant des jours* ».

Le récit pourrait se terminer ici avec la conclusion du v. 24 : la parole de Dieu a dit vrai dans la bouche d'Elie. Les manques évoqués au début du récit seraient satisfaits et notre héros pourrait poursuivre sa route de prophète.

▶ Le grand saut

Alors que faire de la section suivante où le fils devient le centre de l'action, lui dont la présence a

été si discrète jusqu'ici ? Chaque fois qu'une section de récit peut être supprimée sans nuire apparemment à la cohérence d'ensemble, c'est qu'il y a dedans des éléments utiles à l'interprétation ! Lisons donc de près les versets 17-24.

Le fils tombe violemment malade et meurt « *plus de souffle en lui* ». La femme n'est plus appelée « *veuve* » mais « *propriétaire* » et Elie « *homme de Dieu* ». L'interprétation de l'événement par la femme est étonnant tant il est accusateur :

- « *qu'y a-t-il entre toi et moi ?* »
- « *tu es venu chez moi rappeler ma faute et faire mourir mon fils.* »

Il y a avec la mort du fils un élément déclencheur qui fait apparaître :

- que le positionnement entre elle et son fils est problématique.
- que la venue d'Elie révèle une faute, dont on ne connaît pas le contenu.
- que la mort du fils est attribuée à Elie.

Cette mort non prévisible de son fils ne lui convient pas alors que l'organisation de son dernier repas ne semblait pas poser de problème. Elie ne répond pas aux dires de la femme. Il ordonne « *donne moi ton fils* » (comme il avait dit avant « *donne moi de l'eau ; donne moi d'abord…* »). Par cette opération, il sépare le fils de la propriétaire, c'est-à-dire du lieu où il manquait de souffle. Puis il le met en présence du Seigneur au lieu qui est le sien dans cette maison (la chambre haute). Par l'opération trois fois réitérée de se coucher sur l'enfant et par la demande faite au Seigneur, le souffle revient dans l'enfant. À ce moment du récit, le « *fils* » est appelé « *enfant* » et la « *propriétaire* », sa « *mère* ». Et en final, Elie fait don à la mère de son enfant.

Comment pouvons-nous relier les deux parties du récit, nécessaires l'une à l'autre pour la compréhension du texte ? Nous allons risquer une interprétation : c'est en mettant en vis-à-vis la mort programmée de la veuve et de son fils et la mort surprise due à la maladie que nous pourrons faire apparaître les deux processus signifiants en jeu dans ce récit.

Le premier peut-être qualifié de **maîtrise** ; nous l'avons longuement décrit dans le "parcours de la nourriture" organisé par la veuve qui aboutit à une mort programmée.

Le deuxième est celui de la **dé-maîtrise**. Il est provoqué conjointement par l'intrusion d'un tiers dans le couple mère / fils et par la maladie qui n'était pas prévisible. Cette absence de souffle dans le fils amène l'intervention d'Elie et un repo-

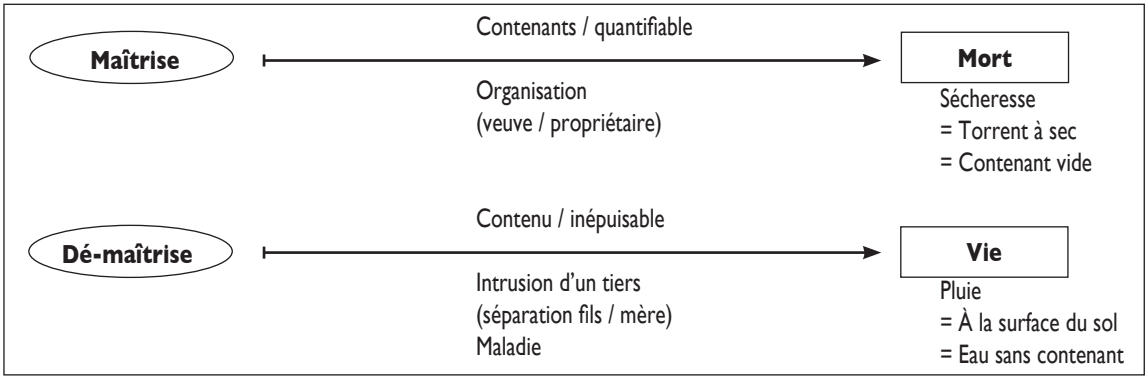
sitionnement des acteurs entre eux ; le fils va retrouver le souffle dans la chambre haute, là où Elie formulera sa requête au Seigneur. Ensuite Elie ne va plus faire les demandes à la veuve : comme par trois fois « *donne moi* » (v. 10.11 et 19) mais il va pouvoir lui donner son fils vivant (v. 23). Il a fallu la désorganisation du système de la veuve, avec la mort du fils et sa prise par Elie, pour permettre l'instauration d'un autre rapport à la vie.

▶ Dans un premier temps, la parole du Seigneur réoriente le parcours de la nourriture vers la vie en déclarant le non épuisement.

▶ Dans un deuxième temps, le porteur de la parole va séparer le fils que la veuve s'était appropriée pour le mener au lieu de la présence du Seigneur, pour qu'il soit alimenté d'un nouveau souffle.

▶ En final, la femme reconnaît en Elie un homme de Dieu porteur de la parole du Seigneur.

Cela nous amène à placer la parole de Dieu du côté de la dé-maîtrise, c'est-à-dire du don possible. La parole, contrairement à la nourriture, est affectée d'un "contenu" (le langage) quand Elie parle au Seigneur mais dépourvue de "contenant". En effet la parole ne fait que pénétrer dans le corps par l'oreille et ressortir par la bouche dans le langage. Dans le fonctionnement signifiant de notre récit, la parole n'étant pas stockée dans un contenant, elle n'est pas quantifiable et est donc



du côté de l'inépuisable. C'est ce qui était énoncé au verset 14 et qui n'est compréhensible qu'avec la deuxième section du récit.

Nous n'aborderons pas ici le témoignage de la parole de Dieu révélée à une étrangère à Israël. Cela nous amènerait à travailler pour lui-même le texte de Luc 4, 14.30 et à relire l'interprétation que fait Jésus lui-même de la veuve de Sarepta au moment où il est dans l'impossibilité de dire la parole dans sa propre patrie. Pourtant cela ne serait pas sans rapport avec la Communauté Mission de France envoyée comme témoin de la parole là où le Christ n'est pas ou mal connu. Mais limitons là notre propos !

À quand la prochaine rando ?

Ce qui est essentiel dans la lecture n'est pas que dans le résultat ou l'aboutissement du travail, mais les chemins que nous aurons empruntés au cours de la lecture et qui auront déplacé notre point de vue.

Quand on part en randonnée en montagne, on se donne un objectif : atteindre tel sommet d'où la vue est magnifique. Et, pour y arriver, on traverse torrents et forêts, on apprivoise la fatigue et la soif. Et, peut-être qu'arrivés en haut, on sera dans le brouillard et que la vue nous sera cachée ! Est-ce pour cela que nous ne retirerons rien de cette randonnée ?

La lecture des textes bibliques est randonnée dans l'énigme du sujet humain et de ses difficultés à exister. L'acte de lecture n'aboutit jamais à posséder les derniers mots sur Dieu ou sur l'homme, sur le fonctionnement de son corps ou de son esprit. Mais en se déplaçant, on parvient à quelques points de vue qui nous font percevoir la vie sur un angle nouveau, dans une lumière dont l'éclairage nous était inconnu.

D'où l'importance de partir en randonnée avec d'autres ! Car, à chaque moment, la perception de chacun est particulière, unique et irremplaçable. Le travail biblique en groupe a la saveur que seule l'écoute peut apporter :

- Entendre par la bouche de l'autre ce qu'il a découvert.
- Percevoir quelle lumière a traversé telle zone obscure de sa vie.

C'est le miracle de la parole partagée, inépuisable, car plus on en donne, plus il y en a à puiser et plus le puits est profond ! La randonnée aiguise la soif mais mène à des sources inépuisables. •

FICHE TECHNIQUE

Quelques éléments de méthode pour la lecture sémiotique des textes bibliques en groupe :

1. Lire le texte à voix haute

2. Repérer chacun des différents éléments figuratifs du texte

- Les acteurs : où ils apparaissent et comment ils sont nommés aux différents moments du texte
- Les espaces et les notions de lieux
- La temporalité et les notions de durée
- Les objets

Découper le texte en fonction d'un élément figuratif significatif, et bien repérer dans chaque partie les corrélations entre les différentes figures. Repérer les oppositions et les similitudes.

3. Repérer les éléments narratifs du texte

- Repérer les transformations réalisées dans le récit en observant les états initiaux et états finaux.
- Quels "objets" ont été acquis, perdus ou transférés d'un acteur à l'autre ?
- Quels sont les manques manifestés au début du récit ? Sont-ils comblés à la fin, ou d'autres résolutions ont-elles été trouvées ?
- Qui est à l'origine des actions qui se déroulent ? (doté d'un "vouloir-faire" ou d'un "devoir-faire")
- Qui réalise les actions ? (doté d'un "savoir-faire" et d'un "pouvoir-faire")

4. Formuler une hypothèse de lecture

À quelle question le texte répond-il ?
Pour cela rechercher :

- La valeur des objets transférés, ce que signifient les opérations opérées
- Vérifier si l'hypothèse tient compte de l'ensemble du texte.

Lire les Écritures

par Pierre CHAMARD-BOIS[1]

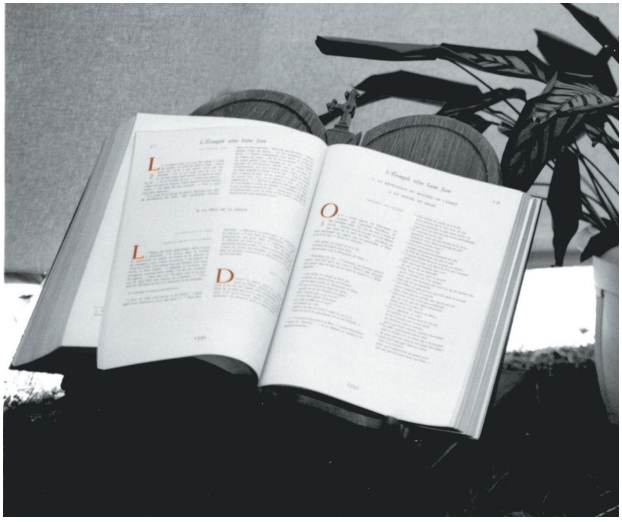
Pierre fait partie de l'équipe de partenaires de Bretagne. Il est formateur diocésain. Il anime des groupes divers de lecture de la Bible, dont un Parcours de Croyants.

Lit-on la Bible comme une chronique, un roman historique, un ensemble de témoignages, une source d'inspiration pour l'action, une banque de données sur Dieu ou un recueil pour prier ? Sans doute comme tout cela et de bien d'autres façons encore. Nous allons développer ici non pas une méthode de lecture – on en trouve de nombreuses sur le marché – mais une manière de lire, une posture de lecteur qui essaie de prendre en compte les Écritures à la fois dans leur singularité et leur globalité. Après quelques éléments sur le contexte de pratiques de lecture qui est le nôtre aujourd'hui, et sur le tournant qui s'est amorcé au XX^e^ siècle sur

[1] Qui remercie Philippe Monot pour ses remarques judicieuses et averties.

la question de l'interprétation des textes, nous exposerons les lignes directrices de cette approche, que nous mettrons en œuvre avec un texte d'évangile : la rencontre de Jésus et de la Cananéenne. Nous verrons en chemin comment cette pratique de lecture se situe dans le prolongement de celle des grands lecteurs de la Bible que furent, par exemple, Origène ou Saint Augustin, en un temps où l'Église n'était pas encore constituée en une chrétienté.

Nous nous appuyons sur diverses expériences de lecture dont celle des Parcours de Croyants, proposés par la Mission de France depuis vingt-cinq ans à de jeunes adultes[2].



[2] On pourra se reporter à *Lettre aux Communautés* n° 223, janvier-février 2004, intitulée "Se former pour la mission".

1 - L'émergence d'un nouveau contexte

DEPUIS quelques dizaines d'années, l'accès direct à la Bible s'est généralisé, aussi bien dans le champ catholique que dans l'espace laïc. Ce corpus littéraire intéresse à nouveau des intellectuels et des écrivains, de références et traditions diverses, mais aussi des personnes en recherche de sagesse et de spiritualité. Les approches sont multiples. Tel écrivain s'emparera d'un personnage biblique pour en développer la symbolique au travers d'une histoire romancée. Tel philosophe s'appuiera sur elle, dans une tradition de lecture juive ou chrétienne, pour féconder sa pensée. Tel homme d'action relira à profit le Décalogue ou les Béatitudes pour fonder son éthique. La Bible semble constituer une bibliothèque inépuisable d'inspiration pour l'Occident. Dans des temps d'incertitude ou de mutation, elle est l'un des recours pour un retour aux sources. C'est le cas aujourd'hui. À un moment où notre société se détache du christianisme, on réinterroge ses origines, dans une quête identitaire cherchant à retrouver intact ce que des siècles ont enfoui sous des tonnes de théologie et d'idéologie et qui pourrait bien inspirer une éthique ou un art de vivre pour aujourd'hui.

La Bible intéresse les chrétiens dans une démarche d'aller (ou de retourner) au cœur de la foi à laquelle ils sont invités par l'épiscopat français. La Bible intéresse aussi des personnes qui ne se reconnaissent pas dans les Églises, avec des projets divers, mais qui y trouvent écho à leurs questions essentielles : qu'est-ce que l'être humain ? Qu'est-ce qui peut fonder un vivre-ensemble ? D'où vient le mal et pourra-t-il l'emporter ? Ces questions traversent toutes les pages de la Bible, et ceux de nos contemporains qui y ont accès[3] en ont une

[3] C'est loin d'être la majorité, mais les générations qui viennent trouveront sans doute à l'école quelques portes d'entrée si la présentation qui en est faite ne se limite pas à une étude archéologique de religions en voie de disparition. Au minimum, une approche littéraire serait souhaitable.

conscience croissante. La Bible fait partie du patrimoine littéraire de l'humanité et il serait sot de ne pas l'interroger, comme on interroge les philosophes grecs ou les sages d'Orient.

En sortant sur la place publique, la Bible devient l'objet de pratiques de lectures diverses : culturelles, historiques, anthropologiques, philosophiques, ésotériques, esthétiques, théologiques, etc. Pourquoi pas ? Cependant nous avons l'intuition que toutes ces approchent ne sont pas équivalentes. Par exemple, on peut faire une lecture littéraire d'un mode d'emploi de téléphone portable ou une lecture historique d'un texte de loi. Mais convenons que la structure même d'un texte n'autorise pas de mettre sur le même plan toute approche. Ainsi de la Bible. Par exemple, l'interroger comme un texte d'histoire conduit à de grandes difficultés pour la simple raison qu'aucun livre qui la constitue n'a été mis par écrit dans une perspective de vérité historique telle que nous la concevons aujourd'hui. L'interroger comme un texte de théologie conduit aussi à des obstacles difficilement surmontables car manifestement, la cohérence qui fonde ce corpus n'est pas celle que l'on a l'habitude aujourd'hui d'exiger de la théologie.

Comment aborder alors la Bible en respectant au mieux ce qui fonde son unité[4] ? On pourrait penser qu'elle comporte un grand nombre de formes (que l'on nomme aussi genres littéraires) qui autorisent une diversité de méthodes de lecture. En fait, nous faisons l'hypothèse que la Bible suggère son mode de lecture en le mettant effectivement en œuvre à l'intérieur d'elle-même. C'est sur cette base que nous appuierons notre lecture. Ce qui n'exclut aucunement de l'interroger selon d'autres modalités. La récolte sera simplement différente. Mais avant cela, nous allons faire un petit détour par quelques acquis récents sur la question de l'interprétation.

[4] L'existence d'une unité dans cet ensemble de livres reliés entre eux sous un unique vocable n'est pas évidente. Nous supposerons pour l'instant au minimum que la Bible est plus qu'un assemblage aléatoire de textes divers que les hasards du temps ont constitués.

2 - Le tournant interprétatif

DEPUIS un peu plus d'un siècle, on s'interroge beaucoup sur ce que "comprendre" signifie. Des scientifiques d'abord sont confrontés à des découvertes qui remettent en cause la notion même de connaissance objective du réel. Ils prennent conscience qu'il est impossible d'abstraire totalement l'observateur de la connaissance qu'il produit. Ceci se révèle dans les sciences humaines, comme la psychanalyse ou l'ethnologie, qui sont par définition interprétatives d'actes symboliques. Et bien sûr dans la philosophie qui, au XX^e^ siècle, s'est en grande partie focalisée sur la question du langage. Tout cela n'est pas sans retentissement sur la question de l'interprétation des Écritures.

En réponse aux attaques de la modernité contre les fondements historiques de la Bible, les Églises ont encouragé, parfois avec un certain retard, des recherches historico-critiques se voulant le plus scientifiques possible pour répondre à leurs détracteurs. Ces recherches ont décuplé le savoir sur le Livre, accumulant une somme considérable d'observations et d'hypothèses sur les auteurs et ce qu'ils ont voulu mettre par écrit, sur la stratification des textes en différentes traditions ainsi que les conditions historiques qui les ont vus naître. La Bible est probablement le corpus le plus étudié au monde. Ce débat historique est toujours actif, comme le montrent par exemple les émissions télévisées "*Corpus Christi*" et "*L'origine du christianisme*" dévoilant au grand public la grande fragilité historique des textes qui fondent la foi des croyants.

Par ailleurs, un fossé s'est creusé entre ces recherches et la demande de lecture croyante des chrétiens, incapables d'accéder à des résultats toujours fluctuants ou ne sachant qu'en faire pour nourrir leur foi. Nous risquions de nous retrouver dans une impasse. Mais un déplacement s'est opéré sur la notion d'interprétation des textes. Les recherches historico-critiques ont attiré l'attention sur la non transparence du sens des textes, sur la nécessité de porter son attention aux moindres détails. Mais en privilégiant l'intention des

auteurs et le contexte de leur élaboration, ils ont éloigné les textes des lecteurs que nous sommes aujourd'hui sans fournir réellement des moyens pour les rejoindre. La recherche philosophique va au contraire souligner la place primordiale du lecteur contemporain dans l'élaboration de la signification sans sacrifier au subjectivisme ou aux lectures pieuses.

Nous ne donnerons ici qu'un aperçu de ce que des chercheurs comme Gadamer, Heidegger, Ricœur, Derrida… ont mis en lumière.

La distance historique et culturelle entre l'auteur d'un texte et ses lecteurs n'est pas un obstacle, mais au contraire **ce qui fonde l'acte d'interpréter**. Si un texte, ou une œuvre en général, n'est pas apte à parler en dehors de son contexte d'élaboration, il n'a guère l'intérêt que d'être le témoin d'une époque révolue.

La vérité d'un texte n'est pas dans le texte mais dans l'interaction entre un lecteur, situé dans une culture, une histoire (et parfois une tradition), et l'écriture qu'il est amené à interpréter. On pourra dire que toute écriture est testamentaire dans le sens où la mise par écrit signe l'absence de son auteur qui ne peut plus "corriger" ce qu'en comprennent ceux qui la reçoivent.

Tout texte digne de ce nom comporte **un caractère d'incomplétude** qui en appelle à ce qu'un lecteur se risque à le lire. En ce sens le texte est ouvert à un avenir qui est d'être reçu dans d'autres temps et d'autres contextes. Le lire, c'est contribuer à un "accomplissement" qu'il ne possède pas en lui-même, puisqu'il est incapable d'enclore une vérité. Mais il possède la potentialité de faire surgir les lecteurs dont il a besoin pour reprendre vie. Un texte, quand il trouve des personnes qui l'interprètent, a en effet cette capacité de faire se lever les lecteurs qui réaniment ce qui l'a vu naître et dont il a gardé des traces. En d'autres termes, **lire un texte permet d'expérimenter concrètement aujourd'hui quelque chose du même ordre que ce qui a amené des auteurs à le mettre par écrit**.

Par exemple, lire les évangiles permet, d'une certaine façon, de revivre aujourd'hui l'expérience des apôtres. Le texte ne met pas directement en scène, n'explique pas, ne décrit pas cette expérience : il donne les moyens de la revivre, par le truchement de ce qui est raconté. C'est une évidence pour le lecteur des psaumes ; c'est, nous semble-t-il, vrai pour tout texte biblique. Cela permet de rendre compte de ce que disent souvent des

lecteurs : « *À un moment donné, j'ai compris que ce n'était plus moi qui lisais le texte, mais que c'est lui qui me lisait* ». Ce renversement de point de vue ponctue l'irruption d'un inédit dans l'expérience du lecteur.

Il n'y a pas de méthode pour toucher à la vérité d'un texte pour la bonne raison qu'une méthode de lecture fait, par définition, du texte un objet d'étude dont la méthode délimite ce qui est observable en lui. Par contre, il y a un savoir-faire, **un art de la lecture**. Une manière de le visiter, de le parcourir en se laissant conduire, souvent là où nous n'aurions pas imaginé aller en sa compagnie. On n'apprend pas à lire des textes, **on s'initie[5] à la lecture**. Ce qui est remarquable, c'est que la Bible propose à la fois les moyens de cette initiation et le matériau sur lequel le lecteur va travailler. Cela n'est pas vrai pour tous les textes. C'est une de ses caractéristiques.

Après cette rapide visite de quelques résultats des recherches contemporaines sur l'interprétation, nous allons préciser quelques éléments qui nous permettront de mettre en œuvre cet "art de lire" sur un texte précis.

[5] Initier non pas au sens de débuter un apprentissage, mais à celui de vivre une expérience collective, affrontant et surmontant des épreuves pour un chemin de maturation.

3 - Quelques principes pour commencer

La Bible passe son temps à se relire elle-même. Ainsi la libération d'Égypte, avec le passage de la mer, est relu dans d'autres contextes, d'autres circonstances, par exemple dans des psaumes, le livre de la Sagesse… pour éclairer d'autres événements en d'autres temps. Et si on y regarde de plus près, même le texte premier (au livre de l'Exode) est constitué de relectures entrecroisées : il est une relecture de relectures. À quoi mène cette opération qui semble nous éloigner de plus en plus d'un hypothétique noyau primitif ? En utilisant un terme connu du second testament, on pourrait dire que nous assistons à une opération de "parabolisation" de ce qui a pu être au départ le récit de faits historiques. Le passage de la mer n'est pas d'abord le récit d'un événement historique (même si des événements qui nous échappent ont pu fournir le matériau de ce récit), mais une mise en parabole qui permettra de relire divers épisodes d'histoires individuelles et collectives, jusqu'à la nôtre. Cette mise en "forme" ne constitue pas un modèle, une grille de lecture qui permettrait de décoder par la suite d'autres situations. Elle est un travail qui laisse voilé l'essentiel sous ce qu'on pourrait appeler des "figures". Expliquons-nous.

Paul, les évangélistes et les Pères de l'Église l'avaient repéré en leur temps. Il est remarquable que la recherche contemporaine sur la façon dont se constitue la signification pour un lecteur a retrouvé cette notion ancienne : un certain nombre de textes, dont les textes bibliques, **sont bâtis autour de lignes de fracture de la signification qui ouvrent à une autre dimension** qui ne peut trouver d'expression adéquate dans notre langage. Pour le dire simplement, un texte propose au lecteur un "monde du texte", comme dirait Ricœur, une représentation du temps, de l'espace et des acteurs qui y évoluent. Mais ce monde comporte des anomalies, des déformations, des éléments qui

intriguent sans être spontanément explicables ou compréhensibles. Les textes comportent ces éléments étranges et pourtant concrets : une nuée lumineuse, un feu qui ne se consume pas, une nourriture qui tombe du ciel et qui ne se conserve pas (la manne)… Ces figures apparaissent dans un texte fondateur et sont reprises dans nombre d'autres textes de la Bible, sous des formes diverses.

Une figure, dans le sens que nous lui donnons, est caractérisée d'abord **par son étrangeté** qui a pour effet de voiler ce qu'elle protège d'un décodage symbolique qui anéantirait sa fonction évocatrice. Elle possède aussi toujours **un caractère concret** qui touche d'une manière ou d'une autre à une expérience corporelle (la faim, la soif, la peur de l'inconnu, les relations familiales…). Enfin, et c'est un indice précieux, **son insistance**, sa réapparition d'un texte à l'autre. La figure est le symptôme dans l'écriture de quelque chose qui agit dans le cœur des humains, qu'ils cherchent sans pouvoir l'exprimer clairement. Elle prend forme dans ce qui est le plus familier pour ouvrir au mystère.

Mais avant d'approfondir ces principes, nous allons les mettre en œuvre sur un exemple.

4 - Miettes de lecture

NOUS avons choisi de lire un court texte d'Évangile pour illustrer notre propos. Le texte de la femme syro phénicienne nous a retenus parce qu'il y est question d'une rencontre entre Jésus et une païenne, ce qui n'est pas sans résonance possible avec ce qui se vit au sein de la communauté Mission de France.

Nous lisons ici le texte de l'évangile selon Marc. Il existe un parallèle en Matthieu (où la femme est qualifiée de Cananéenne). Il s'agit de deux textes différents qui n'induisent pas le même parcours de signification, même s'ils semblent être construits à partir des mêmes matériaux. Un bâtiment ne se définit que partiellement par ses matériaux : c'est plutôt leur agencement qui est significatif. Avec la même pierre, on peut construire un pont, un rempart ou une cathédrale. La lecture du texte de Matthieu nous emmènerait sur d'autres chemins.

Voyons ce texte, dans une traduction qui essaie d'honorer l'original grec [6].

Jésus s'éloigna de là vers les régions de Tyr. Étant entré dans une maison, il voulait que personne ne le sache. Et il ne put passer inaperçu car, aussitôt, une femme dont la petite fille avait un esprit impur, entendit parler de lui, vint et tomba à ses pieds. La femme était grecque, de nationalité syro phénicienne. Elle lui demandait d'éjecter le démon hors de sa fille. Et il lui disait : « Laisse d'abord se rassasier les petits ; il n'est pas bon, en effet, de prendre le pain des petits et de le jeter aux chiots. » Celle-ci répondit en lui disant : « Seigneur, et les chiots sous la table mangent à partir des miettes des enfants. » Et il lui dit : « À cause de cette parole, va ; le démon est sorti de ta fille. » Et étant partie vers sa maison, elle trouva l'enfant qui avait été jeté sur le lit. Le démon était sorti. Marc 7, 24, 30.

[6] La plupart des traductions qui sont à notre disposition traduisent le contenu de sens que le traducteur comprend plus que la lettre dans lequel celui-ci repose. Il s'ensuit très souvent un effacement des rugosités, obscurités ou résonances qui parsèment le texte. D'où souvent la nécessité de revenir à la langue d'origine. Dans un groupe de lecture, il suffit qu'une seule personne en soit capable avec des outils très utiles comme le *Nouveau Testament interlinéaire grec/français* pour le second testament.

Le terme grec traduit ici par *petits* dans la bouche de Jésus (*tekna*) est assez différent de celui utilisé par la femme et traduit par *enfants* (*paidia*). S'il faut donner une nuance entre ces deux dénominations qui sont traduites parfois l'une et l'autre par enfants, on pourrait dire que *tekna* définit plus l'enfant dans son rapport proche à ses parents [7] que *paidia* qui met plus en valeur l'âge (par rapport à l'adulte). L'essentiel est de noter que le terme qui désigne l'enfant n'est pas le même pour Jésus et pour la femme. C'est un indice sur lequel nous reviendrons.

À première lecture, nous réagissons, souvent inconsciemment, en ramenant ce que nous lisons à du déjà connu par ailleurs, surtout en ce qui concerne les personnages. Nous essayons d'imaginer leurs intentions, leur état d'esprit. Nous nous renseignons aussi éventuellement sur les lieux (par exemple, en consultant une carte). Nous faisons en cela une lecture "littérale", de façon à entrer dans la scène, à en devenir un spectateur proche. Certains types de lecture encouragent même cette façon d'imaginer la scène en s'y projetant. C'est une première manière de se risquer dans le texte. On pourra ainsi comprendre que Jésus reçoit, d'une certaine façon, une leçon, voire une révélation de la femme : même les païens ont droit aux bienfaits de Jésus qui semble réticent dans un premier temps à les dispenser à une étrangère. En quelque sorte, elle lui forcerait la main. Souvent dans un groupe quelques personnes se réjouissent de cette lecture, soulignant que Jésus apparaît ici très humain : il ne sait pas tout, il a aussi à apprendre des autres. On admirera aussi le courage de cette femme qui n'hésite pas, par amour pour sa fille, à répondre à la limite de l'insolence à celui qu'elle suppliait de guérir sa fille. Jésus récompense alors son courage en guérissant sa fille.

Il est possible aussi de lire que l'intervention de Jésus est une mise à l'épreuve de la femme qui prouve par sa réponse la vérité ou l'authenticité de son désir de guérison pour sa fille, non pas au titre de fille d'Israël, mais en restant à sa juste place, sous la table. Jésus reconnaît alors qu'elle accepte cette place, ce qui lui permet sans ambiguïté de guérir la fille. Cette lecture, fondée sur la transformation narrative, entraîne des résistances du côté du lecteur contemporain, qui s'identifiant à la païenne, n'apprécie guère de n'avoir droit qu'à des miettes !

[7] L'enfant qui ne parle pas encore, qui est encore au sein de sa mère.

Une lecture à partir des figures remet tout à plat. Elle vise à devenir attentif à un autre niveau de signification. Il convient maintenant d'être curieux d'un certain nombre d'indices qui ouvrent à un autre point de vue.

Le texte souligne d'abord que Jésus entre dans une maison sans préciser laquelle ni pourquoi. Est-ce utile pour la compréhension du texte de préciser qu'il est dans une maison [8] ? Peut-être pour mettre en valeur que, malgré cela, sa présence en vient à être connue, puisque aussitôt la femme accourt à ses pieds. **La présence de Jésus transpire malgré lui**, malgré toutes ses précautions, non pas du fait que des personnes guéries vont proclamer partout ce qu'il a fait, mais du fait de sa seule présence en territoire païen. Ce dispositif figuratif se retrouve à d'autres endroits dans l'évangile : le possédé de Gerasa se précipite vers Jésus dès qu'il met pied à terre ; les esprits impurs réagissent immédiatement dès que Jésus, s'approchant d'eux, empiète sur leur habitat humain. Ici, il est intéressant de rapprocher cette impossibilité à garder l'incognito avec la figure des miettes qui tombent de la table. On ne fait pas des miettes volontairement : elles sont ce qui échappe au convive. Jésus ne met pas impunément les pieds en territoire païen sans que cela n'ait des effets incontrôlables. Nous reviendrons là-dessus.

Une autre observation peut être faîte. La façon dont est qualifiée la fille de la femme dans le texte est étonnante. Au début, il s'agit de la *petite fille*. Puis de *sa fille*, quand elle demande à Jésus d'éjecter le démon. À la fin du texte, elle devient l'*enfant* (*paidion*), terme que la femme a opposé à celui de Jésus qui parlait des *petits* enfants (*tekna*). Il semblerait donc que le texte donne quelque indication au lecteur sur un changement de statut de la fille par rapport à sa mère. Elle n'est plus *sa petite fille* : ni la sienne, ni la petite, ni la fille. La sortie du démon annoncée par Jésus la fait accéder au statut d'enfant. Comme les enfants dont les miettes profitent aux chiots sous la table.

Encore une autre remarque qui souligne une déformation figurative : la femme avait prié Jésus d'éjecter (jeter au dehors littéralement) le démon de la fille. Or le texte enregistre que c'est la fille (l'enfant plus exactement) qui est jetée sur le lit, le démon étant sorti. Comme si le démon

[8] Matthieu, qui traite différemment l'épisode, ne précise pas ce fait.

s'était débarrassé de l'enfant, en le rejetant comme une chose sans importance, devenue inutile pour lui.

L'attention aux déformations figuratives met souvent le lecteur en difficulté. La vision du texte qu'il avait se brouille. Les choses apparaissent beaucoup moins simples qu'il ne les imaginait. Il y perd quelques repères. Mais ce n'est pas peine perdue. On comprendra facilement que le texte travaille autour de la figure centrale qui est celle des miettes. Celles-ci ne sont peut-être pas aussi insignifiantes qu'on aurait pu le penser. Il est bon de se souvenir dans de tels moments que « *la pierre rejetée par les bâtisseurs est devenu pierre d'angle* ». De même les miettes considérées spontanément par le lecteur comme pas grand' chose pourraient constituer une clé de voûte de la signification de ce texte.

Pour oser franchir le pas, il peut être intéressant de faire des rapprochements. Quelques versets avant et quelques versets après notre texte, il est question de deux "multiplications" des pains. Deux foules sont rassasiées, l'une en Israël, l'autre en territoire païen. Et le texte note qu'en chacun de ces épisodes il y eut des restes (des miettes) qui furent recueillis en douze corbeilles d'une part, en sept d'autre part. Ce qui est tombé de la table des convives n'a pas été perdu, mais constitue ce qui va permettre la constitution d'un nouveau rassemblement, d'un nouveau corps quand Jésus ne sera plus là. Jésus dira à ses disciples un peu plus loin en Mc 8, 14 : « *Ne vous rappelez-vous pas, quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de paniers pleins de morceaux vous avez emportés ?* »

Revenons à notre texte. **L'intervention de Jésus barre pour la femme toute tentation d'identification aux petits enfants** en vue de bénéficier du pain qui leur a été donné. Ce qui est bon pour les uns ne l'est pas pour tous. Par contre, l'intervention de la femme dévoile qu'il peut exister d'autres enfants (les *paidia*) qui ont la faculté de faire des miettes *à partir* [9] desquelles des chiots peuvent se nourrir. La femme accepte la métaphore des chiots pour la désigner. Elle reconnaît que des enfants peuvent lui donner de quoi

[9] La plupart des traductions, malheureusement, omettent cette particularité du texte qui ne dit pas que les chiots mangent les miettes, mais qu'ils mangent (ou se nourrissent) à partir (*apo* en grec) des miettes.

vivre sous la figure des miettes qui tombent de leur table. Mais de quel(s) enfant(s) peut-il s'agir ? Il faudrait faire ici un pas de plus pour entendre en quoi l'enfant rejeté par le démon est reconnu comme un de ces enfants capables de faire des miettes pour le plus grand profit des chiots.

En effet pourquoi Jésus dit-il : « *À cause de cette parole, va ; le démon est sorti de ta fille* » ? Qu'est-ce qui, dans la parole de la femme, a permis cette sortie du démon que Jésus lui révèle et qu'elle vérifiera en rentrant chez elle ? Le fait d'avoir reconnu un autre type de relation possible entre la mère et la fille, celle entre une femme et un enfant. Rappelons que le texte suggérait au début une relation de grande proximité entre la femme et la fille, dans la dénomination de cette dernière comme *petite fille*. La première intervention de Jésus, utilisant le terme de petit (*tekna*) en écho à petite fille, barrait tout espoir d'améliorer la situation en maintenant une relation de dépendance de la fille vis-à-vis de sa mère. La femme ne reste pas muette devant ce refus qui lui révèle paraboliquement la cause de la possession de sa fille. Déplaçant la métaphore, la femme introduit dans sa parole le terme d'enfant, mettant non seulement une distance entre elle et sa fille, mais, de surcroît, introduisant la possibilité pour l'enfant de produire des miettes dont elle pourrait bénéficier. Jésus souligne alors l'efficacité de la parole de cette femme. Nous avons affaire ici à une guérison par la parole. **Non pas par la parole de Jésus, mais par celle de la femme, en réponse à celle de Jésus** qui exprimait son refus d'être le guérisseur qu'elle espérait pour sa fillette.

Ainsi, la femme espérait que Jésus chasse ce corps étranger qu'est le démon qui s'était immiscé entre elle et sa fille, pour la retrouver toute à elle. Mais Jésus propose une autre voie qui, en réduisant à néant cet espoir, permet à la femme de découvrir pour elle une autre place que celle de sauveur de sa fille, avec la collaboration de Jésus. En reconnaissant au contraire que sa fille pourrait lui apporter quelque chose (des miettes), elle la libère du démon qui occupait la place qui doit rester vide au cœur de chaque humain. Place qui permet la relation à l'autre.

La table figure la nécessaire séparation qui permet à chacun d'exister sans être absorbé par l'autre. Mais elle n'est pas infranchissable pour des miettes. Que vise alors cette figure des miettes ? Quelque chose qui est reçu sans qu'il n'y ait à proprement parler de donateur, puisque les miet-

tes échappent à ceux qui en font. Quelque chose qui ne met pas en situation de dette par rapport au donateur, et qui permet de figurer ce qu'est un don totalement gratuit. Nous n'en dirons pas plus, car une figure n'a pas à être décodée. Elle est proposée au lecteur pour faire résonance en lui d'une expérience. Une résonance possible, pour des chrétiens, pourrait être celle des "miettes" eucharistiques. **Ces miettes évoquent un corps**, le corps de Celui qui, donnant sa vie, sera rompu et donné aux disciples. Ces miettes, qui peuvent traverser la nécessaire séparation entre mère et fille, entre parents et enfants, entre juifs et païens, entre les uns et les autres. Ces miettes à partir desquelles un corps de fraternité peut advenir.

En passant aux païens, la Parole (le pain) n'est pas enlevée à ceux qui en furent les premiers destinataires. Elle entre dans un autre registre de propagation, sous la figure du presque rien, de ce qui apparaît n'être que des restes, de ce qui semble échouer sous la table, mais qui n'est pas abandonné au néant. C'est à partir de ces pauvres miettes qu'une autre vie peut s'engendrer.

Voilà peut-être là quelques éléments pour nourrir une spiritualité pour la mission. Accepter que ce soient les miettes de nos paroles, ce que nous laissons entendre à notre insu qui puisse nourrir d'autres. **Des miettes de paroles qui portent la Parole**. Lire la Bible (ou manger le pain) n'est pas sans produire cet effet, heureusement le plus souvent en dehors de notre conscience claire. C'est sans doute dans ces choses que nous ne pouvons maîtriser ou retenir, mais dont nous sommes pétris, que s'entend pour d'autres une Parole qui nous traverse, qui tombe de nos vies sans se perdre. La Bible que nous lisons est parsemée de milliers de ces miettes de la Parole, qui sont venues s'y déposer probablement au-delà de l'intention de ceux que l'esprit de Dieu inspirait.

Nous avons laissé de côté d'autres figures que nous ne ferons que signaler, les laissant à la méditation du lecteur. La façon dont la femme est qualifiée est étonnante : grecque, d'origine (ou de nationalité) syro phénicienne. On pourrait dire, d'une certaine manière, qu'elle est décrite comme un corps étranger dans un pays étranger. Et au fait, où est le mari ? Serait-elle veuve ? Mais alors pourquoi cela n'est pas précisé comme l'évangile le fait le plus souvent ? D'autre part, pourquoi nous précise-t-on que l'enfant avait été jeté sur *le* lit ? Une simple façon de parler, ou autre chose à

entendre là (voir plus bas l'évocation du récit de la veuve de Sarepta) ? Enfin, l'esprit impur du début du texte prend ensuite le nom de démon. L'impur et le démoniaque ne sont pas du même ordre. Or, dans le texte qui précède le nôtre, Jésus dispute à propos de l'impur qui n'est pas ce qu'en pensent ses interlocuteurs.

Avant de voir comment cette figure des miettes est l'accomplissement d'une figure du premier testament, redisons sur quoi prend appui la lecture à partir des figures. C'est à partir de ce que des lecteurs laissent de côté, ou méprisent dans un premier temps, qu'une autre signification peut être entendue dans un texte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cela s'est découvert. Ainsi, Origène, dans un langage qui n'est plus tout à fait celui que nous utiliserions spontanément :

« *Aussi la Sagesse divine fit-elle en sorte de produire des pierres d'achoppements et des interruptions dans la signification du récit historique, en introduisant, au milieu, des impossibilités et des discordances ; il faut que la rupture dans la narration arrête le lecteur par l'obstacle de barrières, pour ainsi dire, afin de lui refuser le chemin et le passage de cette signification vulgaire, de nous repousser et de nous chasser pour nous ramener au début de l'autre voie : ainsi peut s'ouvrir, par l'entrée d'un étroit sentier débouchant sur un chemin plus noble et plus élevé, l'espace immense de la science divine.* »[10]

Les sciences du langage et la philosophie peuvent désormais rendre un peu mieux compte de ce que les Pères de l'Église avaient entrevu sans avoir à leur disposition les outils théoriques qui sont les nôtres aujourd'hui.

Les Écritures en leur accomplissement

Ce texte vient en accomplissement d'une figure qui est présente dans le premier testament. Nous en donnerons deux exemples, concernant, comme par hasard, deux femmes étrangères au peuple d'Israël : Ruth et la veuve de Sarepta.

Ruth est une étrangère, qui a épousé un fils d'Israël amené à s'exiler avec sa famille en Madian, à cause de la famine. Son mari décédé,

[10] Origène, « *Traité des principes (péri archôn)*. » Introduction et traduction par Marguerite Harl, Gilles Dorival, Alain Le Boulluec, Paris, Études augustiniennes, 1976, p. 224-225.

elle décide, par fidélité, d'accompagner sa belle-mère Noémi qui retourne en Israël. Comment va-t-elle trouver une place au sein d'un peuple qui n'est pas le sien ? Et plus qu'une place, puisqu'elle va y mettre au monde l'ancêtre de David. Le récit développe la façon dont elle va rencontrer son futur époux, Booz : en allant ramasser ce qui reste de la moisson. Le chef des moissonneurs explique à son maître, Booz : « *C'est une jeune femme moabite, celle qui est revenue avec Noémi de la campagne de Moab. Elle a dit :* "Je voudrais glaner et ramasser les javelles derrière les moissonneurs". *Elle est venue et s'est tenue là depuis ce matin jusqu'à présent : ceci est sa résidence ; la maison l'est peu* [11]. » (Ruth 2, 6-7). Elle fit ainsi pendant toute la moisson de l'orge et ensuite toute celle du blé. À la suite de quoi, elle partagera la couche de son futur époux. Ce texte est en résonance avec une loi énoncée dans le Lévitique (19, 9-10) : *Quand vous moissonnerez vos terres, tu ne moissonneras pas ton champ jusqu'au bord ; et tu ne ramasseras pas la glanure de ta moisson ; tu ne grappilleras pas non plus ta vigne et tu n'y ramasseras pas les fruits tombés ; tu les abandonneras au pauvre et à l'émigré*. » Nous avons là un remarquable exemple de relecture où la loi est ce qui permet à l'étrangère de s'asseoir à la table des enfants d'Israël en passant par ce qu'ils laissent "tomber" derrière eux. Cette relecture accomplit déjà la loi en lui donnant son sens profond. L'épisode de Marc en dévoile l'importance décisive pour entendre où se place Jésus, miette tombée d'Israël.

L'épisode de la veuve de Sarepta (1 Rois 17, 8-24) peut être relu sous l'éclairage de notre texte. Élie est envoyé à l'étranger où Dieu lui propose de se nourrir des dernières "miettes" qui restent à la veuve et à son fils. Elle en sera récompensée, car ces aliments de dernière extrémité vont rejaillir en abondance à la parole du prophète. Mais le fils de la veuve en perd la vie. Comme si l'arrivée d'Élie dans sa maison réveillait un vieux démon de culpabilité à propos d'une faute dont nous ne saurons rien. Élie invoque son Dieu en se couchant par trois fois sur la dépouille du fils allongé sur son propre lit. Il peut ainsi redonner à la veuve

[11] « La maison l'est peu ». C'est une traduction possible et littérale retenue par la TOB (Traduction Œcuménique de la Bible). L'obscurité d'un texte est un indice. Ici, ce qui semble en jeu est le lieu où peut habiter Ruth. À ce moment du récit, c'est là où tombent les restes de la moisson et non encore la maison d'Israël.

un fils vivant, insufflé à la Vie dans le secret de la chambre haute. Nous retrouvons ici aussi le matériau figuratif du texte de Marc, quoique d'une manière moins évidente que pour Ruth. La présence du prophète révèle, à son insu, une filiation perturbée entre la veuve et son fils [12]. La nourriture donnée en abondance n'a pas pu sauver le fils de la mort : il lui fallait renaître d'en haut. La veuve avait offert le peu qui lui restait au prophète, et cela lui permis d'échapper à la famine. Mais elle avait gardé son fils… Il lui est arraché par la mort, et c'est en une vie renouvelée qu'il lui est rendu. Déjà, dans le premier testament, s'entrevoyait la possibilité qu'un corps vienne au lieu même de la figure, le corps du fils au lieu du pain du dernier repas préparé. Mais les protagonistes n'y avaient rien compris. Le texte de Marc contribue à nous ouvrir les yeux.

[12] Peut-être peut-on aussi lire cette perturbation entre la syro phénicienne et sa fille. Cette dernière lui est rendue comme enfant alors qu'elle était sa petite fille au début du texte.

5 - L'accomplissement des figures

POUR un croyant, **les figures sont des traces de la Parole de Dieu** à l'œuvre dans la langue quand on tente de rendre compte de ce qui nous arrive, de ce qui travaille au cœur de l'histoire. Pour un chrétien, les figures du premier testament s'accomplissent en la Parole faite chair et non en un rêve réalisé (rêve d'une connaissance transparente des choses, d'une énergie indéfiniment renouvelable, d'une nourriture qui ne nécessiterait plus de peine pour l'acquérir). La figure fait promesse dans le premier testament. L'événement Jésus-Christ dévoile que le don promis n'est pas un objet "rêvable", mais quelqu'un, le Fils. La figure en appelle, pour les chrétiens, à un Corps, celui de Jésus bien sûr, mais aussi celui qu'ils sont appelés à constituer à partir de lui.

« *Le nouveau testament était caché dans l'ancien ; l'ancien devient patent dans le nouveau.* » Cet adage traditionnel n'a jamais été oublié dans les grands textes récents de l'Église [13] sur la parole de Dieu, même s'il semble qu'il n'ait parfois été cité que pour mémoire. En effet, la recherche historique est très réservée par rapport à ce type d'approche. Et par ailleurs, le désir de retrouver un dialogue avec les grands frères juifs a amené à être plus que discret sur elle, alors qu'en fait elle honore ce peuple qui maintient vivante la promesse sans laquelle, même aujourd'hui pour les chrétiens, la rencontre du ressuscité serait illusoire.

On pourrait croire que si le Christ accomplit les figures en sa personne, celles-ci ne sont plus utiles désormais. Or manifestement elles continuent de structurer les textes néotestamentaires. En fait le second testament a un statut complètement différent du premier. Il n'en est pas une extension, une amélioration ou une version épurée. L'incarnation a fait rupture. Il est inutile de rajouter quoi que ce soit au premier

[13] Encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943) ; *Dei Verbum* (1965).

testament. Mais le second rend compte du bouleversement qu'a été l'irruption inédite de Dieu en un corps humain dans l'histoire. Il le fait sous forme de figures, car il est au service de la croissance d'un Corps, celui du Christ, signifié par l'Église, dans toutes les nations. Dans le second testament, **les figures en appellent à NOTRE corps**, notre corps de résurrection, qui advient en particulier quand nous lisons les Écritures et quand nous célébrons le mémorial de la Cène (le texte de Luc, sur les disciples d'Emmaüs, en est une illustration remarquable).

Mais la lecture qui s'appuie sur les figures dans le premier testament ne présuppose pas d'être chrétien. Elle est accessible à quiconque est un peu au fait de la façon dont advient la signification dans l'acte de lecture. Par exemple, Northrop Frye [14] écrit qu'aux yeux d'un critique littéraire qui ne veut connaître de la Bible que son caractère de texte et qui enquête sur ses formes rhétoriques, **la typologie [15] s'impose comme une disposition majeure de son écriture**. Nous suggérions plus haut qu'un texte gagne à être lu en prenant en compte sa spécificité : lire un recueil de loi comme un texte juridique, un poème comme un texte poétique. La Bible est composée de textes de loi, de poèmes que l'on peut aborder selon ces spécificités. Mais pour honorer ce qui fait sa singularité et ce qui contribue à son unité, surtout dans l'articulation des deux testaments, elle gagne à être lue aussi à partir des figures.

[14] Northrop FRYE, *Le Grand Code, la Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984, p.132.

[15] C'est-à-dire la lecture à travers les figures.

6 - Conclusion

NOUS n'avons pas évoqué le jeu des figures entre elles, de texte en texte. Mais celles de la semence, de la graine de moutarde, du petit, de l'enfant, travaillent dans le même registre que celle des miettes. La vie éternelle se cache dans ce qui semble n'avoir aucune valeur parmi les humains. C'est le seul endroit où Dieu peut se révéler quand il s'aventure chez nous. Il ne risque pas là d'être pris pour quelqu'un d'autre. Le premier testament nous est donné pour nous alerter, nous préparer, réveiller les semences du Verbe (ainsi parle Irénée de Lyon) enfouies aux profondeurs de notre être. Les poètes en témoignent (Ac 17), les philosophes arrimés à la recherche de la vérité, les pauvres qui s'accrochent à la vie aussi. Nous vivons une époque où il est urgent de travailler à faire entendre la rumeur du Verbe parmi les humains, bien au-delà de nos parvis. Nous n'avons rien à vendre, ni même à proposer. Mais à faire entendre, à faire résonner des existences avec l'instrument qu'est le texte que nous disons inspiré, car il garde en sa lettre les traces du passage de la Parole. Traces dans lesquelles nous pouvons nous re-connaître.

Le premier testament nous apprend à lire le travail souterrain de la Parole dans l'humanité. Le second testament nous en dévoile l'avenir vertigineux, sous les traits d'un visage et surtout dans un Corps de fraternité qui nous amène dans le sein du Père.

Lire les Écritures fait grandir en nous notre corps de résurrection. La lecture, nous l'avons vu, a quelque chose à voir avec un chemin pascal : se risquer dans l'interprétation, c'est prendre le risque de perdre pied, de marcher dans la nuit, de ne plus rien y comprendre, de trébucher sur des pierres d'achoppement, comme dit Origène, de douter, de ne pas être entendu par les autres. Mais c'est aussi faire confiance : d'autres ont parcouru ces voies et en sont sortis grandis, renouvelés. **L'important n'est pas principalement dans ce qu'on a découvert, mais le chemin** qui a permis de faire des découvertes, les dépassements qu'on a dû opérer pour affiner notre écoute.

Un texte est comme un corps sonore (par exemple un gong) que la lecture fait sonner. Il développe à partir de la même lettre de multiples harmoniques qui ont la capacité de faire sonner

en nous des harmoniques oubliées ou encore inédites. D'une lecture à l'autre, avec un groupe ou un autre, les notes qui accrochent notre résonance intérieure ne sont pas les mêmes. Il est impossible pour une seule personne de tout entendre en même temps. Mais à plusieurs, nous constituons une oreille infiniment plus fine, et chacun peut se fier à l'autre pour recueillir ce qu'il ne peut lui-même percevoir ce jour-là.

En effet, il nous paraît impossible de lire seul. La place nous manque pour dire combien, **dans une lecture partagée, c'est dans la parole de l'autre que nous entendons la Parole qui nous est personnellement adressée**. Le corps de résurrection qui émerge de la lecture communiée à ces Écritures est d'abord l'entre-nous fraternel, espace de confiance, où peut se dire ce que chacun engage et où peut venir celui qui a inspiré ces écrits. Lire ensemble les Écritures pour leur prêter vie est un acte sacramentel, qui pour les chrétiens qui tiennent haut le nom de Jésus-Christ, en appelle au corps eucharistique, naissant par le pain rompu dont quelques miettes nous suffisent pour tenir debout.

Un dernier mot. Pour beaucoup de nos contemporains, l'adhésion passe par une expérience préalable. On ne croit que ce qu'on peut expérimenter, au moins partiellement. Trois lieux nous semblent offrir une possible expérimentation de la rencontre de Dieu : la liturgie, la fraternité vécue dans la charité et le partage de la Parole. Encore faut-il que ces lieux offrent pour des personnes loin de l'Église la possibilité de vivre des expériences fondatrices, décisives, initiatrices. La lecture de la Bible peut être l'occasion d'expériences de ce type. La lecture par les figures que nous redécouvrons aujourd'hui n'est-elle pas une chance à saisir ? Parmi d'autres, les jeunes que nous accompagnons dans les Parcours de croyants nous y encouragent. •

Bibliographie :

Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Seuil, 1987.
Anne-Marie Pelletier, *D'âge en âge, les Écritures. La Bible et l'herméneutique contemporaine*, Lessius, 2004.
Commentaires de la Bible de Philippe Lefebvre, dans les *Essentiels* de la revue *La Vie*.
Revue *Sémiotique et Bible*, Lyon[16], en particulier Soon-Ja Park, "La guérison de la fille syro phénicienne", n°93, mars 1999.

[16] 25 rue du Plat, 69288 Lyon Cedex 02.

La parole proclamée

par Malou LE BARS

Malou Le Bars a des responsabilités en pastorale liturgique dans le diocèse de Quimper. Elle anime des Parcours de Croyants sur Paris. Elle fait partie d'une équipe de partenaires en Bretagne

Un texte lu à haute voix, fût-il un passage de la Bible, ne fait pas nécessairement Parole.

Il y faut la liturgie, comme lieu de l'expérience sacramentelle : une assemblée convoquée par le Père, mise en présence de Celui qui, Parole vivante, est à l'origine des Écritures, assemblée dont les oreilles et le cœur s'ouvrent par l'action de l'Esprit.

Les Écritures sont proclamées. Il ne s'agit pas de transmettre un message, de donner des informations, de mobiliser un groupe autour d'un programme. La première raison de la proclamation est un acte de confiance dans l'actualité de ce

qu'elle laisse entendre : *c'est aujourd'hui que cette Écriture s'accomplit à vos oreilles*. Elle fait événement de Parole pour ceux qui l'accueillent. Faute d'être ce qui sous-tend la communication entre des humains, une langue est dite morte. Il est essentiel que l'Écriture soit toujours proclamée à nouveau, comme une symphonie est jouée et pas seulement consignée dans une partition.

« *On ne se demande pas si la première symphonie de Brahms est vraiment arrivée. Elle n'est pas le portrait de quelque chose qui se serait passé une fois pour toutes […]. Ce qui s'est passé une fois pour toutes est perdu pour toujours. La magie de la symphonie existe chaque fois qu'on la joue. La beauté veut toujours revenir. Son temps est sacré ; il renaît chaque matin, c'est le temps de la résurrection*[1]. »

Le vieux texte est relevé de sa mort par la voix vive du lecteur.

Le lecteur est le premier auditeur des Écritures qu'il lit. Quand il est habité par ce qu'il fait venir par son corps, par sa voix, les Écritures deviennent une Parole. Pas sa propre parole, mais la Parole de Celui qui se donne à nous aujourd'hui en elles. La Parole vient d'ailleurs, de plus loin que le lecteur, que l'assemblée elle-même. Ils reçoivent le Livre des générations qui les ont précédés.

Le lecteur ouvre le Livre à la table de la Parole. Il lit face à l'assemblée, rappelant en cela que c'est la Parole d'un Autre qui passe par lui. « *Et je me retournai pour regarder la voix qui parlait avec moi*. » (Ap, 1, 12) Voir la Parole, c'est en être témoin. Le lecteur est ce témoin visible de tous, singulier dans ce qu'il est, mais offert à toute l'assemblée.

Lire est une responsabilité qui, en d'autres temps, fut considérée comme un véritable ministère. On ne s'institue pas lecteur, on est appelé au service de la Parole[2].

La question n'est pas de bien lire, mais de lire "juste", accordé à ce qu'on est, à l'assemblée, au lieu et au temps. Ce qui importe est la capacité de donner à la lettre du texte un corps de vive voix.

[1] Rubem Alves dans son livre, *Le mangeur de Parole*.

[2] Et cela ne s'improvise pas cinq minutes avant le début d'une célébration. Proclamer les Écritures nécessite une préparation technique, et surtout spirituelle.

Les personnes présentes se reçoivent comme Assemblée par la Parole adressée à chacun et répandue entre tous. Elle naît en nous dans la mesure où elle est présence entre nous. L'Esprit nous donne de nous rendre présents à la Parole et dans le même temps, présents les uns aux autres.

L'homélie est le temps de l'entretien[3] : celui de la circulation de la Parole au sein de l'assemblée. L'homélie n'est pas une explication. La plupart du temps, quelqu'un qui a ou reçoit autorité pour la circonstance, partant de ce qu'opère en lui la Parole entendue, risque la sienne propre, l'incarnant dans ce qui fait son existence et celle de ses frères.

Le partage en petits groupes s'insère difficilement dans le temps de la liturgie. Les textes peuvent être lus avant un échange en groupes distinct de la liturgie au cours de laquelle la Parole sera proclamée.

Quand nous recevons la Parole, nous écoutons simultanément la Parole de Dieu et sa trace vive, sa résonance en nous : c'est notre propre corps de ressuscité qui est en train de naître de la Parole. Par ce corps appelé à devenir à son tour Parole pour d'autres, advient au monde le Verbe de Dieu.

Heureux les invités à la table de la Parole ! Tous y sont conviés. •

[3] Le terme homélie vient du grec *homilein* qui signifie s'entretenir, converser.

Israël héritier ou déshérité ?

Recension du livre du Cardinal Jean-Marie Lustiger : *La Promesse*

présenté par Eric BRAUNS

Professeur de philosophie en lycée à St Maixent et Poitiers, Eric Brauns intervient aussi dans des parcours théologiques et bibliques en différents lieux (Poitiers, École pour la Mission...). Il présente ici le livre de Jean-Marie Lustiger "*La Promesse*", sous l'angle du rapport entre Jésus et Israël (Éd. Parole et silence, 2002).

« Jésus est désigné par l'évangéliste (Matthieu) comme celui en qui s'accomplit en plénitude, y compris dans le secret de cette existence, la totalité de l'espérance d'Israël. »

Card. Lustiger, *La Promesse*, p. 91.

« Je me dis parfois, par un trait d'union qui me fut contesté, judéo-chrétien. Dans mon intention, il n'y a là qu'un acte de gratitude, car sans les juifs, que serions-nous ? « Le salut vient des juifs », dit Jésus à la Samaritaine dans l'Évangile de Jean. Il n'est

pas possible de mettre en question une origine. Et pourtant, à l'inverse de ce que j'affirmais un peu plus haut, il se pourrait que le plus proche fût devenu le plus lointain. »

Stanislas Breton, *De Rome à Paris* (itinéraire philosophique), Desclée de Brouwer 1992, p. 196.

La naissance de la foi chrétienne au sein même de la communauté de Jérusalem a-t-elle provoqué dès les premières générations une dissidence au cœur du judaïsme ? La sécession du groupe des disciples de Jésus s'est-elle durcie dans la disqualification de la foi de Moïse ? On sait que dans la formation des écritures chrétiennes, jamais n'a été renié l'enracinement dans la Bible juive et que les Pères de l'Église ont guerroyé contre ceux qui voulaient briser définitivement avec la tradition reçue des Prophètes. Mais quel est le lien vital qui unit les chrétiens aux juifs ? Si ce n'est pas la culpabilité qui a fait retrouver ce lien, comment doit-il être théologiquement interprété dans la mesure où la démarche ne se réduit pas à reconnaître Jésus comme juif ou à récuser les archétypes vétérotestamentaires dans les écrits chrétiens.

Nous connaissons bien les vieilles manières de traiter la question en trois temps : la préparation qui va d'Adam au Christ en passant par Abraham, Moïse et les Prophètes, puis l'Incarnation, et l'accomplissement. Le vocabulaire est marqué : le vieux testament, l'ancienne alliance sont en vis-à-vis du nouveau testament, de l'alliance nouvelle et, par conséquent, l'antique allégeance d'Israël à l'égard de Dieu apparaît périmée, caduque. *« En ce sens, nous devrions risquer le paradoxe suivant : les horreurs qui ont marqué une certaine histoire ne sont pas de simples accidents, ils seraient de l'essence même du Christianisme, selon la conception classique en nos théologies qui le considère comme la vérité définitive de l'Israël ancien, ainsi ravalé à la condition d'une ombre, d'une pédagogie temporaire, dont saint Paul précise qu'elle était appelée à disparaître.* »[1] La foi juive est ramenée à un archaïsme, la survivance d'une erreur puisqu'elle n'a manifesté que de l'incrédulité face à Jésus. "Ils" espéraient et espèrent toujours, alors que "nous", nous avons.

[1.] Stanislas BRETON, *De Rome à Paris*, op. cit. p. 200.

Le complexe de supériorité nous guetterait. Les paroles prophétiques de Siméon et d'Anne lors de la présentation de Jésus au Temple (Lc 2, 22-39) sont-elles seulement l'annonce de ce qui sera ou de ce qui est déjà ? Ces personnages comme Jean le Baptiste, sont-ils là pour s'effacer comme les derniers maillons d'une chaîne qui s'interrompt ou font-ils eux-mêmes partie de la vérité à laquelle nous accédons ?

Le P. Lustiger reprend précisément là la question en mettant en exergue les paroles de Siméon : *« Mes yeux ont vu ton salut […] lumière pour les païens et gloire d'Israël »*.[2] Il n'y a pas deux saluts et deux destins séparés, d'un côté ce qui concerne les juifs et de l'autre, ce qui s'adresse aux nations païennes. Il ne peut y avoir qu'un seul mystère de Salut et qu'une seule vocation, à moins de casser l'histoire, là où Israël s'accomplit et où le reste de l'humanité est adopté pour avoir part à l'héritage.

D'ordinaire, le texte de référence où le théologien chrétien cherche à penser sa filiation juive est constitué par les chapitres 9 à 11 de l'Épître aux Romains où saint Paul médite sur son propre itinéraire de rabbin converti et où il rappelle aux païens de ses fondations qu'ils sont greffés par grâce sur le tronc d'un olivier authentique qui leur donne généreusement sa sève. Le livre du P. Lustiger comprend deux parties inégales : la majeure partie est un commentaire de l'Évangile de Matthieu composé à l'occasion d'une retraite prêchée dans un monastère de moniales bénédictines et les cinquante dernières pages sont la reprise de conférences dont l'une a été prononcée en 1995 et les trois autres en 2002.[3]

Le point de départ est la formation à Jérusalem d'une église chrétienne à partir des juifs de Judée et de Galilée, mais aussi de juifs de langue

[2] Le sentiment de plénitude, d'achèvement qui imprègnent les versets 29 à 32 du "Nunc dimittis" est traduit merveilleusement par J.-S. BACH dans la Cantate BWV 82 "Ich habe genug", mot à mot "Je suis comblé".

[3] Si les trois conférences de 2002 établissent les conditions d'une rencontre et d'une recherche commune entre juifs et chrétiens, la première (1995) reprend l'essentiel de la problématique : comment la singularité d'Israël indique-t-elle une vocation universelle ? (Election particulière et conversion des nations).

grecque issus de la diaspora (les hellénistes). L'événement signifie que des juifs héritent de Jésus et le suivent, qu'ils sont baptisés dans l'Esprit Saint et qu'ils vivent à la fois une existence religieuse faite de continuité (ils prient au Temple) et de rupture (ils commencent à fréquenter des incirconcis). Le baptême d'Esprit les pousse, en effet, à accepter des païens dans l'héritage, en fidélité avec l'annonce par l'Écriture d'une adoption par Dieu de tous les peuples. Ces juifs ne vivent pas l'ouverture aux païens comme un reniement de la Loi mais, au contraire, comme un accomplissement. Du même coup, cette église de Jérusalem, embryon de la nouvelle Église, se comprend comme en route vers l'achèvement des promesses alors même que se consomme la rupture dramatique avec le Sanhédrin, c'est à dire avec l'autorité légitime d'Israël. Du côté juif majoritaire, officiel et représentatif, l'épisode Jésus aussi bien que son groupe d'adeptes est insignifiant, ne veut rien dire. Alors que du côté judéo-chrétien minoritaire, dans cette église de Jérusalem, se fait jour de plus en plus nettement l'idée d'une substitution, d'un transfert de délégation : l'Église sera ce qu'Israël devait être pour les païens. Ce qui entraîne destitution et disqualification d'Israël. Dès lors on revendiquera le titre d' "authentique Israël" *(verus Israël)*. Et si ce titre ne revenait en fait strictement qu'à Jésus, confessé comme le Christ ?

Le thème d'ensemble instruit par le commentaire de Matthieu est que la vocation d'Israël – à savoir être mis à part pour que les nations accèdent à la foi en l'Unique – est précisément la vocation du Messie ; or Jésus réalise absolument en tout la vocation d'Israël par sa fidélité à la Loi, son obéissance filiale à Dieu jusque dans la mort, donc il est bien le Messie. « À tel point que la phrase d'Isaïe – *« Un enfant nous est né, un fils nous est donné »* (Isaïe 9,5) – est une phrase que le disciple du Christ peut dire avec Israël dans l'Église » (p. 49). Et plus loin : *« La nourriture de l'homme habité par l'Esprit est d'accomplir la volonté sainte du Père, de se réjouir et de se rassasier du don de Dieu dans la liberté de l'Esprit. Telle est la vocation d'Israël, telle est la vocation du Messie »* (p. 49-50). Par conséquent, le chrétien baptisé qui se laisse convertir par le Christ, qui se laisse habiter par lui, doit savoir – à moins d'une incohérence absurde – qu'il accède aux promesses faites à Israël et qu'en lui se réalisent les prophéties. S'il l'ignore, alors il peut se retourner contre Israël et commettre la

faute irréparable des massacres qui jalonnent l'histoire de l'Europe.

L'auteur utilise constamment ce que les exégètes appellent la personnalité corporative qui permet que un signifie tous. De même que Adam est la figure de l'humanité entière, que la personnalité de Jacob est Israël, Jésus est à son tour Israël. L' attestation des passages où Israël est appelé « Fils » conduit ainsi à lire le titre de Fils que le Père donne à Jésus comme une continuité et une sorte de concentration. [4] Dès lors, le commentaire développe toutes les implications de cette condition filiale de Jésus : *« La figure du Messie est en même temps la figure d'Israël. Ce qui est dit de l'un peut être appliqué tantôt à l'autre, tantôt aux deux. Bien des choses ne sont comprises que par cette solidarité de Jésus avec les siens, du Messie avec son peuple »* (p. 57). Dans la fidélité au texte de Matthieu, le P. Lustiger fournit une lecture christologique de toute la Bible qui autorise cette sorte de synonymie entre Jésus et Israël. Mais il est bien entendu que cette lecture est une affirmation de foi, une proposition théologique et prophétique qui confesse précisément Jésus comme Messie, en pleine contradiction avec les faits historiques. Dans la conscience chrétienne, Jésus a été effectivement **donné pour Israël** aux deux sens que peut prendre cette expression en français : *« envoyé gratuitement par Dieu »* et *« reconnu capable de représenter Israël, de parler au nom des siens »*. Au même moment, sa vie et son œuvre sont récusées par Israël comme dépourvues de signification. La synthèse est très éclairante : *« Dans cette vision prophétique, Jésus est à la fois ce qu'il représente et ce qui sera engendré en lui. Jésus, l'enfant est à la fois Israël et les siens, la totalité des siens. En cela même, il est le Sauveur de tous. Nous croyons qu'en Jésus, la totalité des hommes aimés de Dieu reçoit en espérance le don qu'il veut leur faire. Nous croyons qu'en lui est donnée pour tous en espérance la communion du salut et que tous, d'une certaine façon, sont présents en lui et reçoivent déjà en lui le début de l'accomplissement que Dieu destine à tous les hommes »* (p. 58).

À partir de cette foi, trois conséquences au moins peuvent être tirées. Premièrement, le péché

4. « *Le premier sens obvie, la première profondeur, est que Jésus est désigné comme le Fils par excellence. Il est désigné non pas comme un substitut à Israël mais comme la réalisation même de la vocation d'Israël. Il est celui en qui la Promesse destinée à tout Israël se réalise et par qui elle peut être communiquée.* » (pp. 90-91).

contre le Christ, le refus du Christ, est un péché contre Israël, et inversement, porter atteinte à Israël, c'est s'en prendre au Christ. Depuis Vatican II, les catholiques ont compris la seconde partie de la phrase mais la première ne leur est pas familière. *« Les pagano-chrétiens ont tué les juifs sous le prétexte que ceux-ci ont tué le Christ ; ce qui est blasphème manifeste, révélation claire que c'est l'esprit du monde et non pas l'Esprit du Christ qui les animait. Ils agissent sous le pouvoir de Satan qui "depuis le commencement est homicide"* (Jn 8,44). *Du coup, ils sont responsables de ce que le Messie soit méconnaissable et méconnu par les juifs comme par les païens* » (p. 76). En accréditant la thèse d'une mise à mort de Jésus par son propre peuple pour justifier la persécution des juifs, les chrétiens issus du paganisme ont détruit le lien entre Jésus et Israël et l'ont rendu incompréhensible aux juifs et à eux-mêmes. Jésus n'est plus figure de rien, il est sans racines et sans promesse, sa mort est un néant. La conséquence risque d'être tragique pour l'Église qui se sert de Jésus pour se construire un dieu païen selon son désir. [5]

Deuxièmement, dans la mesure où seul Jésus accomplit vraiment tout ce qu'Israël a porté mais n'a jamais pu parfaitement observer, il n'y a guère de différence entre les juifs et les païens. Leur Sauveur est le même et le baptême de Jean proclame déjà leur absence de droit : *« À Israël, aux habitants de Judée de se considérer sans droit devant Dieu, comme pécheurs ; et, eux qui ont reçu l'Alliance, de déposer devant Dieu leurs privilèges pour s'en remettre totalement à la puissance de Dieu afin qu'il les sauve gratuitement, comme s'ils étaient des païens, alors qu'ils sont des juifs »* (p. 88). Troisièmement, la concentration christologique va beaucoup plus loin que l'acte de faire du Christ la figure participative d'Israël, sinon il ne serait plus question d'une foi chrétienne. Jésus est tout Israël en sa personne mais cela n'épuise pas la condition de Fils qui lui est attribuée et qui conduit à attester Dieu en lui. Il

5. Le comble est d'assister à la perte de son identité chrétienne par l'Église. *« La raison qui l'explique en partie est qu'elle s'est coupée de sa racine juive en faisant du Christ la forme de son propre paganisme, un dieu des païens. Mais en face d'elle, il y a Israël qui atteste Israël – et non pas le Christ. L'Église ne peut recevoir le Christ que si elle reconnaît Israël, car le Christ est le Messie d'Israël. l'Eglise doit attester le Christ aux yeux des païens comme aux yeux des juifs mais elle ne peut l'attester qu'en participant de la condition du Christ qui est crucifiée, cachée, mystérieuse. Et dans la mesure où elle voudrait rejeter d'elle-même Israël comme l'ennemi, c'est en fait son Christ qu'elle refuse. »* (pp. 80-81).

y a davantage ici que ce mystère de la récapitulation *(l'anaképhalaïosis* de saint Irénée) en Christ. « *La seconde profondeur est que ce Fils aimé, terme de l'amour du Père des cieux, nous sera révélé comme la Parole même de Dieu, le Fils éternel de Dieu qui prend chair. Il est Fils en un sens inimaginable. En lui, Israël est non seulement le vis-à-vis de Dieu, mais celui-là même en qui habite la gloire ; celui en qui la gloire se fait non seulement Parole prononcée, parole audible mais se fait parole charnelle. Dieu lui-même se livre en son Fils et nous livre son propre Fils. Évidemment, seuls ceux à qui cette grâce est faite par le Christ lui-même, peuvent le croire* » (p. 91).

Tout l'intérêt de ce dense commentaire de l'Évangile de Matthieu est de faire la clarté sur de nombreux abus de langage dans les discours chrétiens et même dans la liturgie. Le titre de « *verus Israël* » ne convient décidément qu'à Jésus. De même le titre de « *peuple de Dieu* » ne revient qu'à Israël et ne peut pas être attribué à des églises chrétiennes sans faire penser que le statut a été retiré aux juifs.[6] La référence à l'Ancien Testament est bien un passage indispensable et son contenu doit demeurer vivant sans quoi le Christ n'est plus rien : on perçoit l'agacement de l'auteur devant certains bricolages théologiques qui, dans les églises d'Afrique ou d'Asie, voudraient remplacer purement et simplement la Bible juive par les traditions religieuses locales, animisme, bouddhisme etc.[7] Pas davantage l'Église ne peut accepter l'élaboration d'un "christianisme athée" où l'enseignement du Christ viserait à éliminer toute signification d'une parole sur Dieu. Ces mises au point salutaires n'empêchent pas certaines questions, en particulier deux interrogations théologiques portant sur notre relation vitale au judaïsme.

Si nous disons avec l'auteur que nous célébrons en Jésus l'avènement du Messie, l'espérance d'Israël concrétisée, alors nous pouvons dire que nous croyons **avec** Israël **dans** l'Église. Mais avec quel Israël ? celui des Pères et des Prophètes, certes, mais non avec l'Israël d'aujourd'hui qui

6. cf. pp. 132 et 133.
7. cf. p. 129.

n'a pas bougé dans le refus de reconnaître en Jésus l'objet de son attente. Le livre tout entier écrit depuis la foi chrétienne dans la confession catholique, semble ne donner aucun poids théologique au fait massif de l'incroyance juive à l'endroit de Jésus.[8] Sans avoir l'audace de juger de l'orthodoxie de ce discours, on peut se demander si c'est bien là la foi de l'Église catholique, ou la manière dont il faut la comprendre. La doctrine a beaucoup changé sur ce point depuis Vatican I et il faut s'en réjouir puisqu'elle coupe court à tout enrôlement nouveau des chrétiens dans l'antisémitisme. Mais il y a ici une tendance assimilatrice, conciliatrice, qui pourrait être reçue par les juifs comme une nouvelle "réduction". Oui ou non, l'attente messianique juive n'est-elle pas distincte de l'espérance chrétienne ? Or le texte les superpose dans la figure du Christ. Entre la théologie du Messie à venir et celle de l'incarnation de Dieu en Jésus, il y a plus que deux constructions de l'esprit : ce sont deux manières de vivre le temps. On perçoit toute l'énergie de pensée que met l'auteur à éclairer la fécondité actuelle du judaïsme dans un christianisme éclairé mais la foi christologique ne revient-elle pas à **absorber** le judaïsme sans lui reconnaître le statut d'altérité qu'il a dans l'histoire ? on veut remémorer l'histoire, ne pas la fuir une fois de plus, et on oublie de faire sa place à la réalité de division qu'elle nous présente. En partant du Christ, cette division paraît inepte, mais dans l'actualité, elle est bien présente et irréductible. Cette quasi occultation explique le ton de certains passages où on retrouve les arguments des "judaïsants". Dans les Actes et les épîtres de Paul, on a l'écho de cette crise entre les partisans d'une éducation juive préalable au baptême et les autres estimant qu'un accès direct à la grâce en Jésus était possible pour les païens. L'esprit du livre du P. Lustiger se rattache à la première position comme en témoignent les lignes suivantes : *« Si les païens qui ont accès à l'Alliance dans le Christ ne font pas ce chemin, ils risquent de n'être pas réellement convertis et, donc, de mépriser le Christ alors même qu'ils croient l'honorer. C'est la tentation permanente des peuples pagano-chrétiens »* (p. 101).

8. *« Dans le Fils obéissant et ressuscité, nous voyons donc l'accomplissement d'Israël, ce qui ne veut pas dire sa suppression ni son anéantissement. L'accomplissement d'Israël doit lui-même être accueilli par Israël. C'est son problème et c'est aussi le secret de Dieu. »* (p. 130).

De l'intérieur de l'Église, nous communions, certes, avec Israël mais le problème est précisément qu'Israël est hors de l'Église : dès lors, la communion est une forme religieuse d'appropriation, une interprétation légitime émise du point de vue de l'Église. La seconde question que l'on voudrait poser reviendrait à ceci : bien sûr les richesses d'Israël n'appartiennent pas exclusivement à Israël, l'élection est en vue des nations et tout homme a droit à l'accès aux promesses, l'Église a le devoir d'accueillir ce même héritage, mais ne pourrait-on pas reconnaître l'identité juive autonome et le judaïsme comme une foi vivante et indépendante, quitte à en souffrir la distance comme saint Paul l'exprime dans la lettre aux Romains (Rm 9, 1-5) ? La merveilleuse récapitulation de tout le chemin de Salut en Christ exclut-elle l'attestation d'un Israël croyant mais vivant d'une autre source ? Le texte de Ép. 1, 10 ne fait pas oublier Rm 11, 25 : *« Car, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère, de peur que vous ne vous preniez pour des sages : l'endurcissement d'une partie d'Israël durera jusqu'à ce que soit entré l'ensemble des païens ».*

Admettre la continuité de la foi juive, c'est être deux pour un véritable dialogue. Cela me semble une condition pour que Jésus connu comme juif, ne soit pas confisqué par l'un ou l'autre bord. Issu d'Israël et tête de l'Église, il n'appartient ni à l'un, ni à l'autre. On ne peut que souscrire au jugement du P. Lustiger déclarant qu'il ne peut y avoir étrangeté entre les juifs et nous : *« Car le mystère d'Israël, c'est indissolublement le mystère des chrétiens. C'est cela même que nous sommes tentés de refuser, que nous refusons sans cesse et qui nous fait considérer le mystère d'Israël comme étranger à la foi chrétienne »* (pp. 127-128). Il ne peut s'agir non plus d'une confusion ou pire d'une intégration, mais d'une différence acceptée. La permanence d'une altérité comme celle-là est l'objet d'une double interprétation possible : une lecture positive soulignant la fidélité constante aux promesses, la ferveur de la transmission juive malgré les épreuves effroyables et, d'autre part, une lecture inquiétée, expectative et non négative qui se demande pourquoi la résistance à Jésus. Dans la relecture chrétienne, il n'y a pas d'explication, d'autant plus que nous vivons comme une évidence que Jésus, par toute sa vie, incarnait la plénitude des espérances d'Israël. Ce qui nous conduit, sans plus de prudence ni de doute à déclarer que lorsqu' Israël repousse Jésus, c'est

contre lui-même qu'il pèche. Témoins du Christ et du Christ ressuscité, avons-nous le moindre droit de jeter le soupçon sur le judaïsme sous prétexte que nous tenons la promesse pour accomplie, réalité donnée, alors qu'eux la voient simplement comme promesse ?

Les bénéfices retirés de cette lecture parfois difficile consistent principalement en des éclairages non pas neufs, mais heureusement formulés sur certains passages (la tentation au désert, la transfiguration, la passion) et sur des figures comme celle de Jean Baptiste. Le cœur de cette méditation éclairée est bien Jésus puisqu'un évangile est l'une des quatre expressions de la Bonne Nouvelle de Jésus. Au beau milieu d'une histoire, l'identité de ce Jésus est décisive et problématique. Il est juif, il appartient à l'Israël de Dieu et est inaccessible sans cet Israël, sa mémoire et son écriture. En même temps, il est aussi le Maître par excellence de nouveaux disciples qui, semble-t-il assez tôt, à Antioche de Syrie, recevront leur dénomination de chrétiens, ce qui veut dire "partisans du Christ". Il est la tête d'une église qui naît à Jérusalem, d'une assemblée (le qahal du désert) et il appartient donc aussi à cette multitude de frères qu'il a suscitée, à savoir les églises chrétiennes.

En toute ambivalence, le milieu est sommet, tête, plérôme, mais aussi clivage, rupture, à la fois pierre angulaire et pierre d'achoppement. Nous tenons tous, juifs d'abord, chrétiens ensuite, à ce qu'a vu Esaïe, à savoir les nations affluant vers Jérusalem et confessant Dieu grâce au témoignage d'Israël, mais ce qui est en suspens dans notre espérance, c'est le comment de la réalisation. Pour nous, Dieu « *tout en tous* » (1 Co 15, 28) ne s'accomplit que par le « *tous en Christ* » ; en revanche, pour nos frères juifs, ce commencement est encore en attente. Il nous reste à bâtir l'histoire de notre rencontre sous le signe de l'engagement mutuel qui clôt l'une des interventions de l'auteur, il y a deux ans, et que l'on ne peut que reprendre volontiers à son propre compte : *« Chrétiens et juifs se découvriront nécessaires les uns aux autres dans une vision plus vive et plus forte de la grandeur du don de Dieu et de la beauté de la destinée de l'homme.»* [9] •

[9] Intervention au Congrès juif européen, janvier 2002, p. 188.

D'autres lectures du christianisme

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur sont les auteurs d'une série télévisée d'entretiens avec des historiens et théologiens sur "l'Origine du christianisme". Sa diffusion a coïncidé avec la sortie du film de Mel Gibson la Passion du Christ, ce qui a amplifié les débats sur les télescopages entre "vérité des Évangiles" et historiographie des religions. Dans un "Rebond" publié dans Libération le 7 avril, "Pour en finir avec Mel Gibson", Gérard Mordillat et Jérôme Prieur dénonçaient les dangers d'un film remettant la "criminalisation des Juifs" au goût du jour mais ils pointaient aussi une certaine gêne des responsables catholiques face à une histoire du christianisme qui se confond au départ avec celle du judaïsme, pour devenir "une querelle de famille" qui tournera mal avant le relatif apaisement d'aujourd'hui. Mgr Francis Deniau, évêque de Nevers, réagit ici aux questions soulevées par la série télévisée. Le P. Deniau est aussi président du Comité épiscopal pour les relations avec le judaïsme.

par Mgr Francis DENIAU

« *VOICI quel est à présent mon chemin, où est le vôtre ?* », *disais-je à ceux qui me demandaient le chemin, car "le" chemin n'existe pas.*» Cette parole de Nietzsche, je pourrais la dire dans beaucoup de mes rencontres. J'ai toujours eu le désir de la conjuguer avec une autre parole qui m'habite, celle de Jésus dans l'Évangile de Jean : *« Je suis le chemin, la vérité, la vie. »* Y suis-je parvenu ? Je ne le pense pas. Il est question de chemin, et la vérité n'est sans doute pas dans l'aboutissement, mais dans le chemin...

Qu'est-ce que le christianisme ? Il y a eu beaucoup de réponses à cette question depuis deux mille ans, appor-

* Article paru dans le journal *Libération* du jeudi 15 avril 2004.

tées par ceux qui partagent la foi chrétienne et par ceux qui ne la partagent pas. Il y en a beaucoup aujourd'hui. Celle de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, qui ne partagent pas la foi chrétienne, m'intéresse. Pour eux, Jésus est un prophète apocalyptique juif comme il y en a eu beaucoup à son époque : *« Sa singularité, au milieu d'un judaïsme aux multiples facettes, qui ignore toute orthodoxie, est d'avoir été le seul prophète dont la vie ait été écrite, ou le seul dont l'histoire nous soit parvenue. Le croyant y lira une manifestation de la volonté divine. L'historien s'arrêtera devant cette exception qui place la littérature en première ligne de l'histoire chrétienne. »*

En effet. Et si Mordillat et Prieur sont gourmands de cette littérature, moi aussi. Je me sens en connivence avec ces bibliste qu'ils nous montrent, consacrant leur énergie, leur intelligence, à scruter ces textes, ce "corpus" du Christ qui donnait son titre à la première série d'émissions.

À partir de là, le projet des auteurs est de déconstruire ce corpus, d'en montrer la diversité cachée. Jusque-là, j'accepte. Cette démarche est la mienne depuis cinquante ans. Elle est celle des exégètes qui s'expriment dans les émissions. J'y ai trouvé un prodigieux foisonnement, une lecture sans cesse renouvelée des textes, qui fait découvrir des perspectives nouvelles. C'est un travail d'interprétation et de confrontation des interprétations qui fait ici la richesse de la tradition chrétienne (et plus encore de la tradition juive, faite de dialogues et de débats).

Mais je ne marche plus quand on m'impose "une" interprétation. Comme si elle devenait "la" vérité du christianisme. Le corpus du Nouveau Testament serait le fruit d'une intense manipulation, destinée à déguiser l'échec du messianisme de Jésus en faisant de lui le Dieu d'un courant juif qui, après l'ouverture aux païens et la rupture avec le judaïsme, a voulu s'accaparer l'héritage juif.

Pour aboutir à cela, on cherche des *« faits historiques »* derrière le texte, avec la prétention de dévoiler ces faits que les textes chercheraient à nous cacher et que l'historien du XXI^e^ siècle retrouverait. On reconnaît là les vieilles ficelles d'une histoire positiviste, dont on pouvait croire les méthodes bien dépassées. Mais aussi la prétention globalisante à interpréter toute l'histoire avec quelques idées simples. De quelle pensée dogmatique est-ce le dernier avatar ? (Rassurons-nous, il y en aura d'autres !)

Le christianisme est défini dans ces émissions comme un ensemble d'idées obéissant à une logique de rejet, de rupture et d'accaparement du judaïsme. Dans cette perspective, Marcion (très vite rejeté comme hérétique par l'Église de son temps) devient le paradigme du chrétien vraiment cohérent, c'est-à-dire correspondant à l'idée du christianisme que se font Mordillat et Prieur. Plus encore, le film de Mel Gibson est présenté comme disant la vérité du christianisme ! Ce film, dont j'ai apprécié quelques images, paraît très loin de l'expression artistique chrétienne qu'on pourrait attendre aujourd'hui.

Non parce qu'il prendrait des libertés avec les Évangiles, mais plutôt par son parti pris de conformité à la lettre. Un vrai artiste pourrait prendre plus de liberté pour restituer davantage de vérité humaine ! Et c'est cette vérité humaine qui manque ici, sauf dans le regard des femmes.

Mais laissons Mel Gibson et la melgibsonisation du christianisme dans laquelle Mordillat et Prieur risquent de nous enfermer. Si l'on veut parler du christianisme d'aujourd'hui, il y a quand même d'autres témoins, il y a même des penseurs. Et il y a au moins ces historiens et exégètes qu'interrogent nos auteurs, et qu'ils manipulent puisque leurs interventions sont saucissonnées pour les utiliser dans un autre discours, celui des auteurs de l'émission.

S'il faut revenir à l'histoire, la réalité historique sur laquelle on s'accorde, c'est qu'au milieu du Ier siècle des hommes et des femmes, de petites communautés juives et, en diaspora, intégrant des païens, se réunissent autour de l'annonce d'un événement : la résurrection de Jésus, prophète juif crucifié par les Romains à Jérusalem.

Le christianisme n'est pas un ensemble d'idées organisé logiquement. Il repose sur un événement. Viennent ces questions ouvertes : l'interprétation de cet événement, le sens à lui donner, la portée qu'il peut avoir dans l'histoire des hommes et dans mon histoire personnelle, l'adhésion que je donne ou non à ceux qui s'en disent témoins.

L'histoire de la réception de la parole de ces hommes et de ces femmes est une histoire ouverte. Dieu merci, je peux être chrétien aujourd'hui sans avoir à proposer une vision cohérente et définitive du monde et de l'histoire. Ces prétentions me semblent relever d'un passé qui n'est plus possible pour la philosophie, ni pour la théologie d'aujourd'hui. Non que cela ruine la recherche de sens, ni l'affirmation d'un sens. Mais nos affirmations sont plus modestes. Nous nous savons observateurs engagés, sans point de vue de Sirius d'où nous pourrions faire de tout une synthèse anthropologico-cosmique.

D'ailleurs, ce n'est pas en termes abstraits de l'humanité en général que se pense le christianisme mais, dans la ligne du judaïsme, en termes d'élection. L'espérance de l'humanité passe par un peuple, pour les chrétiens, par un homme de ce peuple : Jésus de Nazareth. Un homme juif, vivant des événements situés et datés. Les chrétiens, surtout occidentaux, ont souvent eu la tentation de faire du Christ la figure d'une humanité abstraite, mais le rapport à l'homme singulier Jésus et à sa judéité a toujours été maintenu... même s'il n'était pas mis en lumière, et si des chrétiens adultes, encore aujourd'hui, découvrent avec étonnement que Jésus était juif...

L'autre thème majeur du christianisme est celui d'incarnation. Le mot indique lui aussi suffisamment une humanité concrète : l'homme, le juif, Jésus de Nazareth. La résurrection l'ouvre à toute l'humanité ; elle n'efface pas son inscription historique

dont les gestes chrétiens ne cessent de faire mémoire.

Le christianisme n'est pas un système clos. Il a plutôt la prétention d'être témoin d'une brèche, d'une ouverture, d'une béance qui déchire la trame des choses, des nécessités de l'histoire, des synthèses idéologiques. Juifs et chrétiens partagent l'espérance de la résurrection à la fin des temps. Pour les chrétiens, la résurrection de Jésus en est comme une anticipation, un événement qui ouvre une brèche dans l'histoire des hommes. Non que tout serait changé. Les couleurs du temps restent les mêmes. Mais le temps est ouvert ; nous apparaît le visage d'un Dieu Père qui consent en profondeur à nos histoires, nous aime et fait confiance à nos capacités et nos incapacités, nos richesses et nos blessures, nos échecs et nos succès, qui nous laisse à notre liberté et notre responsabilité.

Prononcer le nom de "Dieu", ce n'est pas évoquer la clé de voûte qui bouclerait le discours humain ou le fondement métaphysique de toute réalité. C'est plutôt prononcer le mot qui introduit une brèche dans la chaîne des signifiants, qui empêche ce monde de se boucler sur lui-même, qui introduit un espace de respiration et de liberté dans notre histoire humaine.

Dans l'histoire, les chrétiens ont *« prononcé en vain le Nom de Dieu »* en contrevenant à l'interdiction du Décalogue. Ils ont utilisé le Nom au service de dogmatismes ; ils l'ont traîné dans la boue en abritant derrière lui intolérances et persécutions ; ils n'ont pas toujours été à la hauteur de ce qui leur avait été donné. C'est une réalité. Ce sont des fautes contraires au christianisme dont Jean Paul II a fait repentance en l'an 2000 au nom de l'Église catholique.

Et il y a bien eu un antijudaïsme chrétien, qui a fait beaucoup de mal. Mais on ne peut honnêtement faire aujourd'hui comme si les soixante dernières années de reconnaissance et de fraternité entre juifs et chrétiens n'avaient pas ouvert une page nouvelle qui oblige à relire toute l'histoire, qui amène à de nouvelles interprétations. De ma place dans les relations entre chrétiens et juifs, je peux dire que ce sont des perspectives nouvelles, passionnantes, difficiles certes mais irréversibles.

Pour toutes ces raisons, je résiste à l'interprétation unique vers laquelle nos auteurs nous mènent avec une main de fer dans un gant de velours. J'ai plus envie de semer quelques points d'interrogation dans un ensemble trop construit. Et s'il y avait un peu plus de dialogue, de confrontation, d'interprétations multiples ? Il est permis de rêver d'un autre film, plus intérieur et plus humain, sur la Passion du Christ. Il est permis de rêver aussi d'émissions où des interprétations différentes dialogueraient, avec la qualité de vrais interlocuteurs dont les interventions ne seraient pas découpées en rondelles pour être ensuite juxtaposées afin d'illustrer une pensée unique, comme si "le" chemin était unique. •

“Vous dites que vous êtes mes fils, je n’en sais rien.”

par Hugues COUSIN

Hugues Cousin est bibliste, directeur de la rédaction des Suppléments aux Cahiers Évangile. Il a publié notamment avec des amis *Le Monde où vivait Jésus* (Cerf, 2004, 3e édition).

Le rôle indispensable des historiens est de dire le passé, non d’imposer ce passé à aux communautés chrétiennes contemporaines. Le rôle des pasteurs est de ne pas être fondamentalistes, de ne pas reprendre à leur compte les jugements d’autrefois, mais d’interpréter les Écritures dans le monde de notre temps. Je lisais ces jours-ci, dans un article, que l’islam affirme la soumission de la femme ; il citait textuellement des versets de sourates coraniques sur ce thème. Mais ne trouve-t-on pas dans notre Bible des textes affirmant, par exemple, que le fils indocile doit être lapidé aux portes de ville (cf. Dt 21,18-21) ? Des dizaines d’exemples analogues se rencontrent dans la Bible et le Coran… En fait, le rôle de la tradition consiste précisément à faire en sorte que la parole ne soit pas figée une fois pour toutes, solidifiée en bloc de sel, mais qu’elle puisse se transformer. Je ne sais ce qu’il en est dans l’islam aujourd’hui, ni surtout comment les sages de cette religion interpréteront leur texte de référence dans vingt ans. Mais nous savons tous qu’aucun juif ni aucun chrétien ne lapide aujourd’hui un fils indocile. La Torah orale l’interdit aujourd’hui. Autre exemple : en pasteur, le Père Francis Deniau rappelle que le dialogue entre juifs et chrétiens n’a strictement plus

rien à voir avec ce qu'il fut aux IIe-IIIe siècles. De fait, la série télévisuelle sur *L'origine du christianisme* risque d'enfermer des téléspectateurs dans un regard rétrospectif. Mais c'est là le propre de tout travail historique.

Les critiques parues dans la presse catholique ont été, selon moi, très sévères, trop sévères, à l'exception notable du document de travail proposé par la Commission doctrinale de l'épiscopat. Ainsi, *La Vie* du 25 mars titre sur "Les nouveaux maîtres du soupçon", dont l'entreprise « *se transforme en réquisitoire contre l'Église supposée antisémite et violente* ». Ces critiques négatives reposent, me semble-t-il, d'abord sur les interviews données par les deux réalisateurs et par l'ouvrage qu'ils ont publié fin mars (G. Mordillat & Jérôme Prieur, *Jésus après Jésus. L'origine du christianisme,* Seuil, 2004), où leur idéologie se montre sans masque. « *Notre ennemi intellectuel, si l'on peut dire, c'est le catéchisme, qu'il soit chrétien ou laïc* » (*La Vie,* n° 3056). De façon significative, le livre n'utilise aucun guillemet et ne donne en note aucune référence aux exégètes et chercheurs qu'ils ont interrogés ; sans fard, il nous livre donc leur lecture de l'origine du christianisme. Il suffit de comparer leur ouvrage et la série d'émissions télévisuelles pour percevoir aussitôt le réel intérêt de ces dernières.

Quoi qu'il en soit de la voix off (qui résume souvent d'une façon orientée les interventions d'une séquence) ou du sous-titrage ("témoignage" traduit une fois par "propagande"), ma véritable gêne d'exégète ne vient pas non plus des coupures que les deux auteurs ont opérées dans les monologues des divers spécialistes qu'ils ont interrogés. Elle tient, à mon avis, à un point majeur : voulant traiter des rapports entre juifs et chrétiens au Ier siècle et dans les siècles qui suivirent, une émission s'attarde de façon démesurée sur deux versets de 1 Thessaloniciens 2, 14-16, prenant en compte "l'antijudaïsme" d'Actes 28, mais ne dit rien de la seule réflexion du Nouveau Testament sur le sujet : Romains 9 à 11.

Les croyants chrétiens ont été désarçonnés par la virulence des propos tenus par les chercheurs juifs (« *le christianisme a usurpé l'identité du peuple juif* ») ou par des personnalités plus neutres (« *les disciples ont piraté les promesses, ont détourné les Écritures d'Israël* »), voire d'un chrétien (« *il y a eu confiscation de l'héritage, mais en plus le peuple d'Israël est dépossédé de son statut de peuple d'Israël* »). Ces jugements visent bien sûr, non le Ier siècle, mais les siècles suivants. Pour éclairer cela, voici ce que rapporte un texte juif de la fin du IVe siècle, qui affirme que la Torah orale précède chronologiquement et ontologiquement la Torah écrite :

R. Yehoudah bar Chalom dit : « *Quand le Saint, béni-soit-il, dit à Moïse : "Écris ces paroles…" (Ex 34, 27), Moïse demanda que la Michnah, elle aussi, fût mise par écrit. Mais le Saint, béni-soit-il, prévoyait que les nations du monde traduiraient la Torah, la liraient en grec et diraient : "C'est nous qui sommes Israël".*

Et en effet, jusqu'à présent la chose reste en suspens.

Le Saint, béni-soit-il, dit aux nations : "Vous dites que vous êtes mes fils, je n'en sais rien. En réalité, ceux auprès de qui sont déposés mes mystères, ceux-là sont mes fils". De qui s'agit-il ? Il s'agit de la Michnah qui a été donnée oralement et tout cela il t'appartient de le tirer de l'Écriture par interprétation. »

R. Yehoudah bar Chalom dit : « *Le Saint, béni-soit-il, dit à Moïse : "Que demandes-tu ? Que la Michnah soit mise par écrit ? Mais qu'est-ce qui distinguerait alors Israël des nations ? … Donne-leur donc l'Écriture par écrit et la Michnah par transmission orale".* » (*Tanhuma Ki Tissa* sur Ex 34,27, dans "Supplément au Cahier Évangile 73" (1990), p. 12-13).

Commentant ce texte, Pierre Lenhardt (un chrétien, spécialiste des écrits juifs) note qu'il date d'une époque « *où on réagit contre les chrétiens qui se sont emparés de l'Écriture et se considèrent comme le nouvel Israël, voire comme le seul véritable Israël* ». Depuis le Concile, un chemin important a été parcouru avec les gestes et les paroles de Jean-Paul II. Le document de la Commission biblique, *Le peuple juif et ses saintes Écritures dans la Bible chrétienne,* le montre bien. Il n'empêche. C'est la première fois en vingt siècles que le problème est abordé à nouveaux frais et un immense travail théologique est encore à réaliser. Une question parmi d'autres, entendue de la bouche du Père Francis Deniau : Comment sortir de l'idée qu'une interprétation de l'Écriture n'est juste que si elle est exclusive ?

Pastoralement, au regard d'émissions télévisuelles de ce type présentant les réflexions de chercheurs, "les biblistes aux pieds nus" et les pasteurs doivent d'abord souligner que l'approche historique est à prendre au sérieux, mais que ses conclusions et ses interrogations font rarement l'objet d'un consensus de la part des spécialistes ; un tri est à faire. Et secondement, enseigner au croyant comment reprendre dans la foi les données de l'historien ; lui rappeler que tous les textes bibliques reposent sur des événements historiques qu'ils ne cessent jamais de relire et de réinterpréter. •

Origène :

Qu'est-ce que l'Évangile ?

Présentation
par Jean-Marie PLOUX

Né à Alexandrie, de famille chrétienne, en 185. Il a dix-sept ans quand son père, Léonide, meurt dans les persécutions de Septime Sévère (202). À cet âge, il enseignait déjà la grammaire. En 211, il prend la suite de l'enseignement de "philosophie chrétienne" donné par Clément en relevant le Didascalée fondé par Pantène. Sa notoriété est considérable et l'amène à voyager à Rome en 215, puis en Arabie, en Palestine, à Antioche. Mais en 232, il quitte Alexandrie à la suite de différents avec son évêque et il s'établit à Césarée où il sera ordonné prêtre. Il sera emprisonné et torturé sous la persécution de Dèce (251) et meurt peu après. C'est le premier grand exégète de l'histoire de l'Eglise, on a le sentiment qu'il connaît par cœur l'Ecriture. Pour lui, elle ne dévoile son con-

tenu spirituel qu'aux spirituels. C'est-à-dire que seule l'âme qui a maîtrisé les passions du corps peut dégager le sens spirituel de la lettre du texte. En effet, comme dans la conception platonicienne de l'homme il y a trois "lieux" qui sont le corps, l'esprit et l'âme, il y a trois sens dans l'Ecriture : littéral, moral et spirituel. Comme l'humanité du Christ l'a été pour ses disciples, l'Ecriture est pour nous la présence du Verbe.

« Est-il encore nécessaire de dire quelle intelligence il nous faut pour interpréter dignement la parole déposée dans les trésors d'argile (2 Co 4, 7) d'une manière de parler ordinaire, de la lettre lue par n'importe qui, de la parole rendue sensible par la voix et qu'entendent tous ceux qui prêtent les oreilles de leur corps ? Car, pour interpréter cet évangile avec exactitude, il faut pouvoir dire en toute vérité : « Nous, nous avons la pensée du Christ, pour connaître les grâces que Dieu nous a accordées. » (1 Co 2, 16)

Pour montrer que tout le Nouveau Testament est l'Évangile, il faut citer le passage de Paul, où il dit : « Selon mon évangile »

(Rm 2, 16). Car, dans les écrits de Paul, nous n'avons pas de livre couramment appelé évangile, mais tout ce qu'il a proclamé et dit était l'Évangile. Or, ce qu'il a proclamé et ce qu'il a dit, il l'a aussi écrit. Donc, ce qu'il a écrit était l'Évangile.
Mais si les écrits de Paul étaient l'Évangile, il s'ensuit que ceux de Pierre étaient aussi l'Évangile et, en un mot, tous ceux qui montraient la venue du Christ, préparaient sa présence et la procuraient aux âmes de ceux qui veulent accueillir le Verbe de Dieu, lequel se tient à la porte, frappe et désire entrer dans les âmes. » (§ 24-26)

(…)

« Chaque évangile est un ensemble de nouvelles utiles à celui qui croit et il procure des avantages à quiconque ne l'interprète pas de travers. Il suscite donc normalement de la joie, en enseignant la venue pour les hommes du premier-né de toute créature, (Col 1, 15), Jésus-Christ, leur salut. Il est également clair pour tout croyant que chaque évangile est un discours enseignant la visite en son Fils du Père plein de bonté, venu pour tous ceux qui veulent le recevoir. » (§ 29)

« « Parce qu'il est venu et parce qu'il a réalisé (accompli) l'incarnation de l'Évangile, le Sauveur a, par l'Évangile, fait de tout comme un évangile. »

Il ne serait pas déplacé de prendre à témoin la parabole : « Un peu de levain fait lever toute la pâte (Ga 5, 9) » car, en levant le voile (2 Co 3, 15) qui recouvrait la loi et les prophètes, il montra le caractère divin de toutes (les Écritures), faisant comprendre clairement à ceux qui veulent devenir les disciples de sa sagesse quelles sont les réalités cachées dans la loi de Moïse et à qui les anciens rendaient un culte qui n'est qu'une image et une ombre (He 8, 5) et quel est le sens véritable des événements rapportés dans les livres historiques : ils arrivaient aux Juifs en figure et ils ont été consignés pour nous qui sommes arrivés à la fin des temps (1 Co 10, 11).
Car tout homme que le Christ visite n'adore plus Dieu à Jérusalem ni sur la montagne des Samaritains, mais, parce qu'il a appris que Dieu est esprit, il le sert spirituellement, en esprit et en vérité, et ce n'est plus en figure qu'il adore le Père et Créateur de toutes choses. » *(§ 34-35)*

« Nous pensons qu'il n'était pas inutile de dire cela en étudiant le (terme) "évangile" et de distinguer par l'aspect l'évangile sensible de l'évangile intelligible ou spirituel.
Et, maintenant, il s'agit de traduire l'évangile sensible en évangile spirituel. Car que vaudrait une interprétation de l'évangile sensible, si on ne le traduisait en spirituel ? Rien ou peu de chose – et elle serait le fait du premier venu qui serait convaincu de comprendre le sens par le mot à mot.

Mais toutes sortes de combats nous pressent si nous voulons tenter de pénétrer dans les profondeurs de la pensée évangélique et y rechercher la vérité dépouillée de toute figure. » *(§ 44-46)*

Origène, *Commentaire sur Saint Jean*,
Trad. Cécile Blanc, Sources chrétiennes n° 120,
Le Cerf, 1966.

Au fil des temps...

méditations et prières (Socéval Éditions 2004)

de Bernard PRÉVOST,
prêtre de la Mission de France

VIVRE avec les Écritures comme guide est à la fois une exigence et un bonheur pour le croyant. Avec le livre de Bernard, nous entrons dans la démarche quotidienne de celui ou de celle qui se réfère à l'Évangile, et à des témoins de Jésus : se laisser interpeller par eux afin de donner sens à nos vies.

L'ouvrage nous aide à resituer la Parole dans son contexte historique et nous invite à ce qu'elle devienne nôtre. Ces méditations tracent des chemins pour aller à la rencontre de Dieu, favorisant la prière et préparant à toujours mieux témoigner du Christ. Elles sont un témoignage et un appel.

BULLETIN D'ABONNEMENT 2004

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ Ville _____

◆ Pour **votre abonnement 2004**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés	**ordinaire**	❑ **29 €**
	de soutien	❑ **38 €**
Offre pour les moins de 35 ans non abonnés		❑ **16 €**
Lettre d'Information (1)	**ordinaire**	❑ **13 €**
	de soutien	❑ **24 €**

◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque ❑ bancaire ❑ postal
de : _____ €

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

_____

_____

_____

_____

_____

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

_____

_____

_____

_____

_____

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre